

Emile-G. Léonard

Mistral, ami de la science et des savants



**Paris
1945**

Avant-propos

MISTRAL, mon grand et savant ami.... C'était au cours de la leçon d'ouverture que, peu avant l'autre guerre, donnait à ses élèves de première année de l'Ecole des Chartes Paul Meyer, directeur et professeur de philologie de l'Ecole, membre de l'Institut, co-directeur de la *Romania* et de la *Revue critique*, et, par surcroît, commandeur de la Légion d'honneur. Parmi les auditeurs respectueux et craintifs (car la tradition de la maison leur avait déjà fait connaître leur Maître) de l'illustre restaurateur de la linguistique romane en France, ces mots frappèrent en plein cœur un petit Méridional. Mistral, c'était *Mirèio*, lue en famille par son père après les *Bourgadieiro* de Bigot et l'*Armana Prouvençau* immanquable cadeau de Noël. C'étaient les siens et le pays. C'était sa fierté d'appartenir à un peuple sage et noble, d'être par lui, suivant le mot du poète, gallo-romain et gentilhomme. C'était son irritation d'avoir entendu, dans le Midi, des gens distingués et réalistes traiter de très haut Mistral, qu'ils croyaient, le prenant naïvement au mot, un paysan attaché à son patois de paysan. Et voici qu'un maître à l'autorité incontestable, et Parisien, s'en disait l'admirateur, et pour une raison qui n'avait rien de sentimental ni de frivole, pour sa science.

Il y avait bien là de quoi penser. Et le petit Méridional ne s'apercevait pas que la leçon continuait, que Paul Meyer, voulant donner à ses élèves, dès le début, un exemple de la dérivation parallèle du français et du provençal, était en train de chercher sur la liste de la nouvelle promotion quelque originaire des pays de langue d'oc. Il s'entendit brusquement appelé par le Maître. Monsieur, lui disait-on, vous êtes d'un village du Gard. Comment se dit *maladie* dans votre dialecte? Le garçon vacilla. Son dialecte, il l'avait rarement parlé, et le mot fuyait son souvenir. Il inventa au hasard un *maladio* qui était proprement une horreur. Et c'est le Paul Meyer des grands jours, les jours de colère, qu'il vit aussitôt dressé devant lui, l'œil étincelant et la tête rejetée en arrière.

Monsieur, lui disait la voix nasillante et irritée qui avait déjà invectivé tant d'ignares, de deux choses l'une: ou bien c'est vous qui êtes un imbécile, ou bien ce sont les gens de chez vous. Choisissez! Répondez! Le disciple choisit, à la décharge de ses compatriotes, et, sa mémoire se réveillant enfin, fournit le mot demandé, *malautié*. Je préfère cela, répondit Meyer rasséréni. Des imbéciles, j'ai l'habitude d'en avoir beaucoup devant moi. Mais tout un village... Monsieur, quand on a l'honneur d'être de Provence, il faut en savoir la langue.

Bonne leçon dont le disciple fit son profit. Un peu trop peut-être, car il lui arriva, bientôt après, de vouloir être plus mistralien que Mistral lui-même. A propos d'une statue de Mireille que le poète avait acceptée, car elle servait la propagande provençale, mais que les jeunes n'eussent pas voulu voir dresser en un lieu trop austère et trop sacré pour sa mièvrerie, il écrivit dans un bulletin quelques lignes qui lui valurent une carte de Mistral. Elle le rappelait à la sagesse et l'invitait à réfléchir sur l'homme qui, pour épargner son seuil, sauta par la fenêtre. Et la carte le chargeait de porter les souvenirs du Maillanais à mon grand et savant ami Paul Meyer.

Deux bonnes leçons données au bon moment à un jeune homme, c'est beaucoup. Celui qui les reçut acquitte une partie de la dette qu'il a, pour mainte autre raison aussi, à l'égard de ceux qui les lui donnèrent en racontant l'amitié qui unit ses deux maîtres et en révélant sans doute à nombre de lecteurs le savant que fut Mistral et l'affectueuse fidélité que Paul Meyer montra à la Provence félibréenne.

Il faut un tiers dans toute amitié. C'est un autre maître de l'histoire littéraire française, Gaston Paris, qui joua ce rôle à côté de Mistral et de Meyer. Moins profondément sympathique que ce dernier aux espérances et aux efforts du poète de Maillane, il provoqua chez celui-ci des réactions fort utiles à la compréhension de la pensée mistralienne.

Les rapports de ces trois hommes m'ont été révélés, dans leur intimité, par les lettres de Mistral à Gaston Paris et à Paul Meyer, conservées à la Bibliothèque Nationale. Celles adressées à Meyer

étant de beaucoup les plus nombreuses, j'obtins de Madame Paul Meyer l'autorisation de les publier. Je dois au Capoulié du Félibrige Marius Jouveau, avec une introduction auprès de Madame Frédéric Mistral, la permission que celle-ci voulut bien m'accorder d'utiliser par fragments les lettres de son mari. Ce fut pour moi un nouveau privilège que de passer, à cette occasion, quelques heures dans cette maison de Maillane dont elle était la gardienne aussi accueillante que entièrement dévouée à la pensée du Maître.

Il m'eût été précieux de pouvoir donner, au moins en partie, les lettres de Meyer et de Paris. Ce sera pour un autre ouvrage. Mais ce que le lecteur cherchera, sans aucun doute, avant tout ici, c'est Mistral, et d'ailleurs les extraits que nous donnons de sa correspondance sont assez explicites en ce qui concerne la part de ses amis.

Puissent les pages qui suivent, écrites il y a déjà longtemps, au lendemain du centenaire de la naissance de Mistral (1930), faire mieux apparaître dans toute sa richesse le génie du poète de Maillane et mieux connaître au public cultivé les deux grands savants qui l'aiderent diversement.

Les portraits qui illustrent ce volume, grâce à l'obligeance de M. Fernand Benoît, conservateur du Museon Arlaten, sont ceux que Mistral y a déposés, en les annotant de sa main, comme souvenirs du temps où il commençait Mireille, de son beau voyage en Catalogne et de ses amis Meyer et Paris.

I

Science de Mistral

D'abord uniquement fertile en bustes, en plaques, en fêtes, en discours, en vers et en livres d'exégèse, le centenaire de la naissance de Mistral trouva son couronnement dans la réédition des deux gros volumes du *Tresor dóu Felibrige, Dictionnaire provençal-français*. Ce fait n'est pas sans signification. Il était naturel que Madame Mistral, à qui l'on doit cette initiative, eût cherché dans l'œuvre même de son illustre mari l'occasion de se joindre à la plus juste des glorifications: en 1909, au cours de la cérémonie du cinquantenaire de *Mirèio* où, devant sa statue, on venait de décerner à Mistral tous les éloges de l'amitié, de la reconnaissance et de l'admiration, il ne répondit pas autrement qu'en récitant la première strophe de son poème

Mais l'on aurait compris, et certains peut-être auraient désiré, que les soins pieux de l'héritière du Maître eussent visé à nous donner de ses chefs-d'œuvre littéraires l'édition critique et documentée qui, sans en accroître la beauté en montrera mieux la solidité et la profondeur. La seule édition commentée de *Mirèio* qui existât était due à un Allemand, et destinée à des étudiants allemands. Et l'Académie d'Italie, en publiant une somptueuse traduction des grands poèmes de Mistral, semblait à d'aucuns montrer la voie.

C'est sur une autre partie de l'œuvre mistralienne que s'est arrêté un choix particulièrement qualifié. Sur la moins populaire sans doute, au point que les organisateurs de l'une des fêtes du centenaire oublièrent le *Trésor du Félibrige* dans le défilé où des adolescents du pays d'Arles, costumés en Mireille, en Calendal, en Nerte et en reine Jeanne, vinrent couronner le buste de leur auteur. (Peut-être recula-t-on plutôt, il est vrai, devant la difficulté de symboliser la lexicologie, science austère et sans Muse connue). De plus, le *trésor* était, de tous les livres de Mistral, celui dont la réédition pouvait soulever le plus de difficultés de principe. Les savants et les fervents de la langue d'oc qui l'utilisent auraient souhaité que l'on profitât de l'occasion pour le compléter et le corriger. La difficulté d'une telle entreprise, qui eût exigé la science linguistique et l'ardeur félibréenne du regretté Jules Ronjat, n'a permis qu'un nouveau tirage, photo-typographique, sans changements, auquel, d'ailleurs, la fidélité d'un pieux souvenir a peut-être trouvé quelque satisfaction.

C'est ainsi que la part officiellement prise à cette commémoration mistralienne par le représentant le plus autorisé de la pensée et des volontés du Maître a consisté dans la reproduction de son Dictionnaire provençal.

L'attention se trouve par là fortement ramenée sur l'un des aspects les plus essentiels, mais les plus méconnus, de la personnalité et de l'activité de Mistral: son érudition.

Mistral érudit: il semblera sans doute à certains que c'est soutenir un paradoxe, et qui tendrait à rabaisser le poète de Mireille. Il n'en est rien. Notons d'abord que le *Trésor du Félibrige* et le *Museon Arlaten* tiennent, chronologiquement, une part importante dans sa vie. Par le temps qu'ils lui ont demandé: il leur assignait deux de ces périodes de sept ans entre lesquelles il aimait partager sa carrière harmonieuse. Par le moment, dans cette carrière, où il s'y est consacré: au début de sa maturité, au commencement de sa vieillesse, aux heures où l'homme d'action veut réaliser les plus nécessaires de ses projets. Et Mistral lui-même, dans sa conversation, donnait ce rang prééminent à son *Trésor et à son Musée*. Singularité des amours paternelles ou parade pour dérober le plus profond de sa pensée, croyait-on volontiers. Il nous semble plutôt qu'il se livrait vraiment dans laveu de cette prédilection.

Si différents que soient un dictionnaire et une collection ethnographique, ils relèvent d'un même souci: dénombrer, rassembler, et par là même fixer des éléments essentiellement épars et fugitifs. *Le Trésor* est le musée de la langue provençale; le *Museon Arlaten*, le lexique des usages provençaux. Tous les mots du dialecte, des dialectes plutôt, devront se trouver dans les volumes du *Trésor*, tous les costumes, les objets familiers du pays arlésien dans les vitrines du *Museon*. Pour atteindre ce but, Mistral, dans les vingt premières années de son activité littéraire, a compulsé les dictionnaires, dépouillé les meilleurs auteurs de langue d'oc; pendant toute la fin de sa vie, pourchassé les objets caractéristiques, rédigé des étiquettes. Besogne d'érudit et de collectionneur: nomenclature, catalogue, inventaire, description.

Faut-il voir là un singulier avatar, une faiblesse ou un violon d'Ingres, un divertissement de l'auteur de *Mireille*, de *Calendal*, du *Poème du Rhône*? Non, mais l'expression particulièrement dépouillée et directe de l'une des grandes tendances mistraliennes. De celle-là précisément à qui l'on doit Mireille, mise en scène systématique, sous l'affabulation, de la vie champêtre de la Provence, *Calendal*, tableau de son existence maritime et montagnarde en même temps que résumé de ses légendes et de son histoire, et le *Poème*, itinéraire méthodique du Rhône. Là aussi, dans ces œuvres que tous reconnaissent comme maîtresses, souci d'énumérer et de décrire complètement, minutieusement, exactement. Parlant, sur la fin de sa vie, du *Museon Arlaten*, Mistral disait:

— Comme j'ai fait le dictionnaire des choses provençales, j'étais l'homme né pour cette œuvre.

Ces dispositions si particulières, qui sont celles de l'érudit, tenaient sans doute au tempérament de Mistral, tel que l'avait fait son ascendance.

Il possédait, écrit l'un de ses commentateurs. M. Marcel Coulon, un tempérament contraire au caprice; ses origines paysannes, pourrait-on penser, le conduisaient à travailler les belles-lettres d'une façon aussi soigneuse et patiente, aussi prémeditée et aboutissante, aussi raisonnable en un mot que ses aïeux cultivaient la terre. Son œuvre offre l'aspect d'une exploitation agricole magistralement dirigée.

Ajoutons son extraction montagnarde, le poète accorde quelque importance au fait dans ses *Mémoires*, et faisons, si l'on veut, avec Francois Dezeuze, honneur à cette extraction d'une ténacité, d'une régularité et d'un amour de la perfection qui distinguent si bien le maître de Maillane du trouvez inspiré et paresseux peint par Daudet dans son *Valmajour*. Mais autant que ce tempérament, les sentiments et les projets de Mistral, ses craintes et ses espoirs, ses regrets et son action devaient l'amener à cette attitude proprement érudite qui surprend chez lui au premier abord. Cette attitude pouvait naître ou de la curiosité scientifique ou d'un grand et tremblant amour. Buffon a dressé l'inventaire de la Création par souci de science.

Mais ce serait gageure que de voir chez Mistral, descripteur de la Provence, l'effort d'une érudition qui, à l'exemple des vieux cosmographes ou même d'André Chénier, aurait voulu s'exprimer le plus souvent sous forme de poèmes.

Reste ce qui est certain, l'amour de la Provence. Mais cet amour-là, qui pousse à retracer dans leurs moindres détails tous les traits, et surtout les plus fugitifs, de l'objet aimé, cet amour-là est crainte. Sans doute en est-il ainsi de tout amour profond. Relisez cependant les *Mémoires*. Mistral, jeune, a aimé une Provence qu'il croyait bien malade, en train de mourir. Il s'était donné à tâche de la guérir, mais il avait bien peur pour elle.

Cela implique qu'il aimait une Provence mortelle. Et je me séparerai ici de Chamson, dont la *Dissemblance de Mistral et de Maurras*, dans *L'Homme contre l'Histoire*, contient peut-être les pages les plus profondes et les plus émouvantes qui aient été écrites sur notre maître. D'après Chamson, Mistral n'a eu de prédilection pour aucune époque de l'histoire provençale: il aimait celle-ci dans toute sa durée. Je dirai qu'il a chéri tout spécialement le présent de son pays, ou mieux cette période qui, pour nos rêves, précède immédiatement le présent, où existe déjà tout ce que le présent a de bien et où n'existe pas encore ce qui, semble-t-il, vient de s'y introduire de mal. Or, ce présent-là de la Provence était bien menacé.

Mistral vécut la première partie de sa vie au milieu d'une des crises les plus graves qu'ait traversées la Provence. L'agriculture, telle qu'elle y avait été pratiquée durant des siècles, y devenant de moins en moins rémunératrice; les fils de la terre la désertaient pour se rendre dans les grandes villes où, depuis peu, le chemin de fer les attirait. (Je renvoie aux belles pages où l'âpre et fort Gélu maudit Paris déjà tentaculaire). Avec la disparition de la vie agricole traditionnelle, avec l'émigration, c'était une transformation profonde des mœurs. La Provence catholique et royaliste subissait l'influence d'une époque voltairienne et détachée des vieilles dynasties. Si le costume n'était pas encore atteint, on devinait le moment où il le serait. Et sous l'action de l'école et des échanges de population, la langue s'abâtardissait et disparaissait de l'usage courant de la bourgeoisie, urbaine ou rurale, grande ou petite à laquelle appartenait Mistral.

Nous pouvons aujourd'hui rappeler ces symptômes avec détachement. Nous savons que, si la Provence s'est transformée, elle a subsisté. Peut-être ne reconnaissions-nous plus dans notre Provence tous les traits de celle qu'aima Mistral dans sa jeunesse; nous y retrouvons l'essentiel de la beauté qu'il a célébrée. Nous sommes fiers d'une activité industrielle qu'il ne soupçonnait pas lorsqu'il écrivit *Mireille*. Et nous avons confiance dans l'avenir de la Provence. Et nous sourions devant qui nous parle de sa fin, parce qu'elle change. Cela c'est Mistral qui nous l'a appris, avant la statistique commerciale. Mais nous comprenons qu'il ait commencé par avoir peur.

En un moment où tout semblait prêt à disparaître de son univers familial, Mistral prit à tâche de faire durer la Provence rurale et ancien régime (je n'entends point ce mot politiquement, car il était alors plutôt avancé) qui persistait encore sous Napoléon III. Cela en la fixant, en établissant le canon de sa beauté. Si l'enchantedement n'était pas assez fort, il en resterait au moins un portrait parfait dont tireraient un plaisir nostalgique, avec l'amant éperdu, le monde entier et la postérité. Bien des tableaux de *Mireille*, de *Calendal*, du *Poème du Rhône*, rappelant des mœurs évanouies, trahissent ce souci, ainsi que presque tout ce *Museon Arlaten* dont M. Praviel a cru pouvoir écrire que Mistral y a embaumé la Provence de sa jeunesse, comme une admirable morte, sans espoir peut-être de jamais la faire revivre, mais pour pouvoir la contempler plus réellement, plus directement, avec amour.

Rien cependant n'est plus faux que de faire de Mistral un gardien de tombeaux ou de lui attribuer la vocation d'un point final. Dès ses premiers rêves, il y eut en lui, pour reprendre l'opposition par laquelle Paul Perrier explique l'homme, à côté de l'artiste le philosophe, disons le Sage. Et si l'artiste a, sans peut-être l'avouer, vécu toute sa vie dans la crainte, le Sage a eu très tôt une certitude que le cours de la vie et le spectacle d'une Provence changeante mais éternellement renaissante ont affermis de plus en plus en lui et rendue triomphante. Cette certitude, Chamson l'a définie: conscience lyrique et profonde de la permanence de la beauté, de la nature, de la patrie. Que ce soit

là le fameux Secret de Mistral ne fait pas de doute. Et si le contenu intellectuel de ce secret semble, d'abord, mince, qui ne sent quel réconfort une telle réponse peut apporter à certains esprits? Mais Mistral n'aurait point senti aussi vivement ce réconfort s'il n'avait commencé par s'attacher à un amour mortel, à une Provence passagère, si, tout au long de ses jours, il n'avait tenté de retarder une fin et de fixer des traits qui s'évanouissaient. Et cette lutte entre la crainte et la certitude nous paraît constituer une des beautés les plus poignantes de son œuvre et de sa vie.

Ce ne serait pourtant pas rendre un compte exact ni complet de son attitude et de son œuvre que de l'y montrer seulement cherchant une satisfaction personnelle. L'essentiel de cette action et de cette œuvre, c'est l'effort éducateur destiné à rendre ses compatriotes conscients de leur originalité et de leur devoir de fidélité. Là aussi, la tâche s'imposait à lui de renforcer les éléments de cette originalité et singulièrement le plus important, la langue. Aussi, dès les débuts de ce que l'on doit appeler son apostolat, en même temps qu'il travaillait à la doter de chefs-d'œuvre, se préoccupait-il de la fixer dans son orthographe et dans son vocabulaire. La graphie félibréenne et le *Trésor*, œuvres de science, sont sorties de ce patriotisme.

Les motifs qui poussèrent Mistral à l'érudition sont, on le voit, assez éloignés de cet amour désintéressé de la vérité qui fait les plus purs savants. Aussi ne s'étonnera-t-on pas des conclusions assez sévères de l'étude faite par un archiviste provençal, M. Chobaut, sur *L'histoire de Provence dans l'œuvre de Mistral*. Le poète, qui s'est constamment réclamé du passé de son pays et en a esquissé de nombreux raccourcis dans ses livres, ne l'a connu que superficiellement, d'après des publications insuffisantes et sans avoir peut-être vraiment senti vivement le désir de le mieux connaître. L'historien suivant son cœur est celui qui raconte de la Provence les plus belles histoires. L'amitié des plus grands médiévistes de son temps ne lui fit jamais désavouer réellement, nous le verrons, ces fabricants de légendes que furent les Nostradamus (ce n'était évidemment pas pour rien que sa mère aurait voulu lui en donner le nom, et il tient à le noter dans ses *Mémoires*). Son influence, là même, n'en aura d'ailleurs pas moins été bienfaisante, car c'est elle, pour beaucoup, qui a éveillé les historiens provençaux d'aujourd'hui à l'amour de leur pays; et puisque M. Chobaut veut bien en appeler des mythes de la *Rèino Jano* mistralienne à l'*Histoire de Jeanne Ière de Naples* dont j'ai publié les trois premiers volumes, on me permettra de dire que les beaux vers du poète ont été à l'origine de mes recherches d'archives.

Mais, en réalité, comme le disait Alphonse Daudet au rapport de son ami Baptiste Bonnet, Mistral est ample de partout, et il ne serait point juste de lui dénier ce titre de savant que lui donnait Paul Meyer. Si la vérité historique lui fut peut-être indifférente, il se passionna aux méthodes exactes et précises de la linguistique.

Il y fut aidé par une mystique de la langue provençale, élément primordial de son pays, qui lui fit étudier les dialectes d'oc avec le dévouement et le désintéressement absolu qu'il mettait à aimer sa province.

— Dieu m'a fait naître aux champs, écrivait-il en 1861 à son ami Bonaparte-Wyse, pour que je m'occupe de la chose qui est mon rôle dans cette vie, je veux dire la réhabilitation de notre langue antique (poésie, dictionnaire, publications diverses). Je m'en donne à cœur joie; je tire ma charrue comme un enraged taureau sauvage.

Une mémoire excellente et un discernement pénétrant et sûr le mirent bientôt en état de s'intéresser aux écrits des meilleurs linguistes du temps.

Après la lecture des grands poètes, note Pierre Lasserre, ce qui l'a charmé le plus c'est celle des grands docteurs de la philologie romane, Raynouard, Fauriel, Gaston Paris, Paul Meyer, Suchier.

Ceux qu'il connut personnellement l'aidèrent par leurs conseils et leur exemple à les égaler dans son inventaire des richesses dialectales du Midi de la France.

Plus encore que de ce service, il leur fut reconnaissant des lumières qu'ils projetaient sur le passé de sa langue et de la considération que leur sympathie valait au Félibrige dans les milieux scientifiques. Ils éprouvèrent de leur côté, avec le charme de l'homme et l'emprise de son génie, une satisfaction compréhensible à voir vivre et fleurir cet idiome dont ils étudiaient le passé et sans

doute aussi à se sentir en contact avec un public un peu vaste et populaire qui, ailleurs, leur restait étranger. De là ces relations entre Mistral et deux d'entre eux dont on va raconter l'histoire.

II

Rencontre de Paul Meyer et de Frédéric Mistral

Mise à la mode à la fin du XVIII^e siècle, pendant l'Empire et la Restauration, par les publications de l'abbé Millot, de Raynouard, de l'amiral de Rochegude et de Fauriel, la langue d'oc du moyen âge ne fut, en France, que tardivement l'objet d'études scientifiques solides et précises, alors qu'en Allemagne Frédéric Diez avait jeté dès 1836 les bases de sa grammaire. C'est à Paul Meyer que revient le grand mérite d'avoir introduit chez nous la science assurée de Diez, d'avoir inauguré, aux Chartes et au Collège de France, l'enseignement de la philologie des langues d'oc et d'oïl, d'avoir sans trêve quêté dans les bibliothèques les textes de ces littératures et publié avec une sûreté critique inégalée les chefs-d'œuvre du vieux provençal, tout en ouvrant une voie nouvelle à son étude par la recherche et l'édition de documents sur la langue commune.

Né à Paris, le 17 janvier 1840, il entra à l'Ecole des Chartes où Guessard professait le seul cours de littérature provençale qui existât alors. Encore sur les bancs de l'Ecole, il publiait un article sur *Les anciennes poésies religieuses en langue d'oc*. A sa sortie, en 1861, il fut chargé d'inventorier les archives municipales de Tarascon. S'il était déjà un fureteur acharné et un remarquable découvreur de manuscrits (Sainte-Beuve lui reconnaissait l'œil de lynx le plus perçant qu'il sût), il ne s'enferma jamais dans sa science en méprisant la vie. Jeune, préparé par ses études à la connaissance du provençal moderne, il devait rencontrer le Félibrige. Tarascon n'est qu'à quelques kilomètres de Maillane. Il alla voir Mistral. Etrange destinée des missions ministrielles. Six ans auparavant, un autre chargé de mission, Adolphe Dumas, était venu à Maillane chercher des poésies populaires: il y avait trouvé Mireille. L'inventaire des archives de Tarascon, mutilé à l'impression par les soins de l'Administration, fut désavoué par Meyer, mais du séjour de celui-ci sur les bords du Rhône c'est *le Trésor du Félibrige* qui sortira.

Mistral était bien préparé à recevoir la visite du jeune savant. Depuis longtemps déjà, il s'intéressait à la vieille littérature de langue d'oc et qui mieux est, s'essayait à la lire et y parvenait.

Rencontre de Paul Meyer

Il lui consacrait quelques lignes enthousiastes dans *l'Armana prouvençau* de 1851. Un peu plus tard, chicanant son ami Louis Roumieux sur une graphie défectueuse, il lui écrivait, rapporte M. Ripert: Fouille tous les troubadours provençaux et aquitains jusqu'en 1789 et si tu en trouves un qui n'ait pas écrit *aucèu ou auzel*, je te parie un merle rouge.

Il pouvait même donner de bons conseils à des débutants, tels ceux qu'il adressait, dans une lettre du 1^{er} juillet 1860, à Bonaparte-Wyse:

— Je ne m'étonne pas que vous trouviez fort difficile la compréhension de nos vieux troubadours. Il n'y a pas vingt personnes en France capables de les lire *ad aperturam libri*, mais une fois pourtant qu'on a trouvé la clef, cela devient très clair. Cherchez dans Raynouard la règle des S, qui sert à distinguer les singuliers des pluriels. Une fois que vous les connaîtrez, le reste n'est rien. J'ai feuilleté Raynouard il y a quelques jours, à la bibliothèque d'Avignon. Ce savant se donne l'air d'avoir découvert lui-même cette fameuse règle, mais pas du tout, il l'a puisée dans une grammaire provençale, *le Donatus provincialis*, du XVI^e siècle.

Pour qui a connu Mistral et Meyer dans leur vieillesse, il est piquant d'essayer de se les représenter tels qu'ils étaient lors de ce premier entretien. Plusieurs portraits de cette époque donnent déjà à Mistral son visage calme et olympien et son regard profond et campent devant nous un Meyer à l'ample chevelure et à la forte barbe noire, à la figure énergique, aux yeux perçants, comme braqués et prêts à la riposte. Même différence au moral. Meyer dans sa vieillesse, ses anciens élèves se souviennent avec un sourire ému de sa rude franchise, qui s'alliait à tant de bonté cachée.

Si l'un d'eux, a-t-on écrit, se trompait sur le sens ou l'étymologie d'un mot, le vieux prêtre de la science vengeait fanatiquement sa déesse outragée; une fureur sacrée jaillissait aussitôt sous les sourcils formidables de ses yeux aigus et fins; il cherchait dans le vocabulaire français, que personne ne possédait comme lui, les mots les plus cuisants et les lançait sur le sacrilège avec l'arme d'une voix naturellement acide, dont le timbre retentit encore à l'oreille de tous ceux qui ont travaillé à son commandement!

Il entraît beaucoup de jeunesse de cœur et d'enthousiasme dans les sévérités de ce vieillard. Aussi était-il certainement à vingt ans tel que nous l'avons connu, avec sa foi entière en la science, son désintérêt pour la science, son dévouement à la vérité et ses belles colères. A ce Français du Nord impétueux et intransigeant les lettres de Mistral opposent, en un amusant contraste, un Provençal conciliant et volontiers, dans l'intérêt de la Cause, opportuniste. Elles montrent de plus, dès le début de la correspondance, le poète déjà attentif et bientôt différent devant cet adolescent presque inconnu, son cadet de dix ans, qui représentait pour lui le passé de sa langue et la science. Cette attitude qui honore les deux hommes n'exclut d'ailleurs point une vive amitié, née, semble-t-il, dès les premiers entretiens.

Au retour de sa visite, Paul Meyer envoya à Mistral les deux chansons de geste *d'Aye d'Avignon et de Gui de Nanteuil* qu'il avait déjà publiées, tout jeune qu'il fût. Le poète lui en accusa réception (le 4 septembre 1862) en provençal:

— Mon bel ami. J'ai eu grand plaisir à lire les romans que vous m'avez envoyés si gracieusement et que vous avez publiés et illustrés avec tant de goût, de bonne grâce et de science... Ce qui m'étonne et me ravit, c'est que, si jeune, vous vous soyez emparé si puissamment du double empire des troubadours et des trouvères. Et notre ancienne langue! Il y en a pour avoir honte, nous les héritiers! Vous la parlez, peut-on dire, comme père et mère. Guy de Nanteuil me plaît et Aye d'Avignon m'agrée. La belle poésie que celle d'autrefois. Voilà bien la littérature nationale de la France! Les Grecs et les Romains n'ont rien à voir là. Maladroits que nous avons, été, pauvres Français, et fous, de laisser l'étranger se pourvoir et s'enrichir dans nos vignes, pendant que nous, allions, aux portes de la Grèce et de Rome mendier piteusement notre pain littéraire. Car l'on voit bien que, par la main du Tasse, et d'Arioste, et, de Cervantès, les Italiens et les Espagnols nous ont volé la fleur de leurs littératures.

Et Mistral, qui fut toujours sensible au plaisir de trouver des étymologies, d'en rattacher quelques-unes au nom d'Aye d'Avignon, avant de terminer par la salutation populaire:

— *Tenés-vous siau e gaiardet* (Gardez-vous tranquille et gaillard).

Que Meyer n'ait point été pour lui un visiteur ordinaire mais lui soit devenu tout de suite un ami intime à qui il se confiait, c'est ce que montrent les deux lettres qui suivirent, consacrées à un projet de mariage biterrois sans lendemain.

Il vous fait bel et bon, y lisait-on notamment, mon jeune mentor, parler du siège de Béziers comme de la chose la plus facile du monde, et moi qui ne suis pas Simon de Montfort et qui n'ai pas de *gata* (machine de guerre) à mon service, j'y réfléchis à deux fois avant de tenter l'assaut.

Mistral avait, d'ailleurs, bien autre chose en tête, comme en témoigne cette même lettre (du 22 février 1863): Legouvé m'a communiqué l'excellente nouvelle que vous m'annonciez et Gounod m'a écrit une lettre superbe et des plus cordiales. L'illustre auteur de *Faust* me parle de *Mirèro* avec amour, avec enthousiasme; je vois qu'il comprend le sujet et je m'attends à un chef-d'œuvre.

On pourra lire dans le volume consacré par J. Charles-Roux au Cinquantenaire de Mireille, la lettre de Gounod, qui est du 17 février.

Mistral y répondit le 25:

— Je suis ravi que ma fillette vous ai plu et encore vous ne l'avez vue que dans mes vers; mais venez à Arles, à Avignon, à Saint-Rémy; venez la voir le dimanche, quand elle sort des vêpres, et devant cette beauté, cette lumière, cette grâce, vous comprendrez combien il est facile et charmant de cueillir par ici des pages poétiques.

Mais avant de remercier et d'inviter ainsi le musicien, il s'était empressé d'écrire sa joie à son ami Meyer; et on pourrait en déduire que celui-ci, par les relations qu'il avait avec Legouvé, n'avait pas été étranger au projet de Gounod. Nous dirions presque que, tout en essayant de marier Mistral, il s'occupait de faire sa fortune.

Gounod arriva bientôt en Provence, et Mistral écrivait le 16 avril à Meyer:

— Gounod est campé à Saint-Rémy, enthousiaste du pays et de son sujet.

Lettres et journal du compositeur expriment en effet une exaltation heureuse. Et Mistral la partageait. Son musicien était en train de faire un chef-d'œuvre. Son romaniste lui avait envoyé *une dissertation, Les études de M. Littré sur l'histoire de la langue français*, bien faite pour lui plaire, car Meyer y citait la chanson de Magali, s'y occupait de la pureté des dialectes méridionaux et revendiquait pour les patois l'honneur d'être des langues déchues. (Sept fois merci de votre excellent article où l'amitié vous a fait réservé une place au Félibrige). Il venait de l'en récompenser en lui transcrivant deux rondes provençales.

Enfin, il faisait beau! *Oh! lou beù tems que fai deforo!* (Oh! le beau temps qu'il fait dehors!) Adieu! je vais boire du soleil d'avril.

La même gaîté éclatait, plus vive encore, dans la lettre suivante, en provençal, du 9 juin 1863: Mon beau gars, Je suis bien content que tu sois en repos, en joie et en santé et je te remercie mille fois pour le bien que tu dis de moi à l'Immortel que tu fréquentes. Cet hiver, si l'on joue *Mireille*, j'irai, Dieu voulant, te serrer la main et t'embrasser. Car, sans compter le bonheur que j'aurai à voir ma fille sur la scène, il est nécessaire que j'y aille pour aider les cantatrices à s'attifer en Arlésiennes. Mais, en tout cas, si quelque empêchement m'arrivait, je t'y enverrai à ma place, car je vois que tu as gardé le souvenir de la gorge ravissante de nos fillettes.

Oh! dieux de la philologie romane! Mistral continuait: Tu dois avoir reçu le faire-part du mariage de Roumanille. Par précaution, le voici: Le Félibrige vous fait savoir que, le 21 mai 1863, le félibre Joseph Roumanille a épousé la félibresse Rose-Anaïs Gras, lauréate du bouquet de violettes aux Jeux Floraux de S. Anne d'Apt. Le *capoulié* F. Mistral; le secrétaire J. Roumanille; le trésorier T. Aubanel; le chapelain F. Aubert.

Demande lui un peu, à M. Legouvé, si, à l'Académie française, ils poussent les encouragements littéraires jusqu'à épouser leurs lauréates!... Ce sera de bon exemple: toutes les filles sans amoureux feront des vers provençaux.

Ne dirait-on pas que Mistral s'adresse à quelque jeune disciple? De fait, Meyer était bientôt inscrit dans la courte liste du Félibrige d'alors, au groupe des savants, et Mistral le présentait à cette occasion aux lecteurs de *l'Armana prouvençau* de 1864 comme un habile, ardent et jeune romaniste, qui comprend mieux la langue des troubadours qu'aucun d'entre nous. Meyer lui-même, dédicacant, en mars 1864, sa photographie à J. Roumanille, *paire dóu Felibrige*, se nommait un *felibrihoun*, un apprenti félibre. Quelques mois plus tard, Mistral signalait dans *l'Armana*, comme une victoire de la Cause, que le félibre Paul Meyer venait d'être autorisé à faire un cours public sur l'histoire de la littérature provençale, à l'Ecole des Chartes de Paris. Nous lui souhaitons, ajoutait-il, beaucoup d'auditeurs et nous promettons aux auditeurs beaucoup de plaisir.

Ce n'était point, on s'en doute bien, tout à fait cela et Mistral, s'il avait eu à l'apprendre, en aurait été averti par le texte même de l'introduction de ces conférences si chaudemment annoncée.

Je regrette, écrit-il à Meyer, le 28 juin 1866, après en avoir reçu cette Introduction, de n'avoir pas assisté à la leçon d'ouverture de votre cours de littérature provençale. Je vous aurais applaudi des deux mains et j'aurais donné à votre auditoire le branle de l'enthousiasme. Vous êtes plus fort à vous

seul que les sept rédacteurs des *Fleurs du Gai Savoir*; vous avez fait de notre vieille littérature une chose votre; vous la tenez dans la main; vous la voyez d'un coup d'œil et vous la ravivez d'un souffle. C'est plaisir de vous lire; on ne saurait être plus clair, plus évident et plus exact.

L'éloge est chaleureux et pertinent (un savant tel que Maurice Prou parlera plus tard dans des termes fort semblables de ces premières leçons de Meyer, et cette rencontre témoigne de la justesse du jugement de Mistral dans les matières même où il n'était pas particulièrement compétent). Mais l'on aura remarqué entre cette lettre et les précédentes un changement de ton que n'expliquent pas seulement le caractère professoral qu'avait désormais Meyer et l'autorité dont il venait de faire preuve. Le jeune maître avait conclu sa première conférence par une phrase à laquelle Mistral ne pouvait rester indifférent:

— Considérant les causes qui amenèrent au XIIIème siècle la chute de la littérature provençale, nous penserons peut-être qu'il nous appartient à nous Français du Nord, plus qu'à personne, de rechercher les monuments d'une splendeur disparue. C'était battre son *mea culpa* de la défaite du Midi et se vouer à en montrer l'iniquité dans un esprit de contrition et un désir de réparation fort louables, mais non pas témoigner grande confiance dans une revanche littéraire de la bataille de Muret. Quelque fût sa sympathie pour la cause provençale, Meyer n'avait décidément pas assez foi dans sa réussite pour être un vrai félibre. Mais c'était un ami dévoué et précieux et, dès cette même lettre, Mistral définit nettement les services que le savant rendit au Félibrige et les sentiments qu'il eut désormais pour lui:

— Je vous suis infiniment reconnaissant de ce que vous faites pour nous. Car, bien que votre préoccupation soit purement scientifique, en restituant à notre langue ses titres littéraires, vous donnez une noblesse, un manteau de respect à notre renaissance *felibrenco*.

Au reste, les savants étrangers, eux aussi, s'émouvaient, et Mistral n'était pas fâché de le faire savoir, fût-ce sur un ton de modestie badine, à son docte correspondant:

— Nous avons reçu dernièrement la visite d'un jeune et savant professeur de l'Université d'Helsingfors en Finlande. Ses collègues et compatriotes, émus, ne riez pas, du bruit qui se fait en Avignon, l'ont envoyé, nous a-t-il dit, pour étudier le mouvement de la race provençale. Il a fouillé assidûment les bibliothèques du Midi, de Nice à Barcelone, et il se propose d'écrire un volume sur la littérature provençale dans tous ses dialectes, depuis Labellaudière jusqu'à nos jours. Son travail sera curieux et sérieux, car c'est un linguiste d'un flair étonnant.

Mistral continuait en donnant avec quelque complaisance des détails sur l'activité littéraire des félibres, pour terminer sur cette flèche amicale:

— Vous voyez qu'en somme nous ne dormons pas à notre soleil et que nous préparons de l'ouvrage à un Meyer de l'avenir. Et je vous dis toutes ces choses, *mon cher Français du Nord, pour vous apprendre que notre splendeur n'est pas disparue à jamais*. Je vous serre la main quand même.

On voit que le scepticisme de son correspondant l'avait peiné.

Les réparations que lui devait Meyer ne tardèrent pas. Ce fut d'abord l'édition d'une des œuvres les plus agréables de la vieille littérature d'oc, le roman de *Flamenca*. Le jeune savant l'avait fait précéder d'une belle dédicace écrite dans la langue des troubadours, où il remerciait son maître Guessard de lui avoir donné le bien le plus précieux qu'il put demander, la connaissance du provençal (*pois de la vostra honor m'avetz tal fieu donat qu'ieu melhor non quier, so es la conoissença del parlar provensal*). Cette déclaration, que l'on trouve également dans la seconde édition, car les sentiments qu'elle traduisait ne changèrent pas, avait, pour le coup, le son le plus authentiquement félibréen. Meyer envoya son volume en hommage à Mistral, à Roumanille et à Anselme Mathieu.

Il est regrettable que la réponse de ce dernier n'ait pas été conservée. *Flamenca* était bien fait pour plaire au poète qui s'était surnommé le félibre des baisers et que ses amis nous ont montré poursuivant dans ses rêves les plus hautes dames et se contentant, dans la réalité, de plus modestes satisfactions. Fille du comte Gui de Nemours, *Flamenca* est enfermée par un mari jaloux dans une tour d'où elle ne peut sortir que pour se rendre aux offices. Un jeune chevalier, décidé à s'en faire aimer, acquiert une maison dans le voisinage du château et fait aménager un passage souterrain

entre sa chambre et les bains que fréquente la belle. Ces dispositions prises, ayant remarqué à l'église que le clerc qui offrait la paix s'approchait assez de Flamenca pour lui glisser un mot, il trouve le moyen d'en prendre les fonctions et entame avec la jeune femme un dialogue qui se prolonge, par bribes, de semaine en semaine, pendant trois mois: Hélas! — Que te plains-tu? — Je meurs. — De quoi? — D'amour. — Pour qui? — Pour vous. — Qu'y puis-je? — Guérir. — Comment? — Par ruse.— Faites. — C'est fait. — Quoi? — Allez. — Où? — Aux bains. — Quand? — Bientôt. — Je veux bien.

Et les deux jeunes gens d'utiliser au mieux les facilités préparées pour leur amour.

Roumanille avait accepté d'avoir l'ouvrage en dépôt dans sa librairie. Comme l'éditeur lui en avait envoyé six exemplaires, il protesta: Les amateurs de livres sérieux de ce genre ne sont pas nombreux à Avignon Sans doute n'avait-il fait qu'entrouvrir le volume car, prompt à s'effaroucher comme il l'était, il ne s'en serait pas déclaré ravi et ne lui aurait peut-être pas fait l'honneur de sa vitrine et de son catalogue s'il était arrivé jusqu'aux scènes de l'église et des bains.

Mistral, lui, n'était point aussi timide: il venait d'écrire pour son *Calenda* une certaine danse de Fortunette dont on lui reprocha l'audace.

J'ai été charmé de la lecture de votre joli roman, écrivit-il à Meyer (7 mai 1866). Cette conversation monosyllabique des deux amants pendant les offices est ravissante; et puis les aventures galantes du souterrain de la maison des bains, etc.! Tout cela est fort gentil.

Un peu plus tard, signalant aux lecteurs de *l'Armana* ce livre amusant et agréable, il leur racontait l'entretien secret à l'église, mais sans rien dire de la suite. Il ne fallait pas choquer le bon Rouma. Pourtant, plus peut-être qu'au récit, il s'était intéressé à la langue: de là toute une série de corrections qu'il proposait à son ami.

— Pardon, maître, ajoutait-il, de ces petites chicanes d'un disciple. Le mot est exact: de par ses rapports avec Meyer, Mistral faisait son apprentissage d'érudit, et ses remarques, témoignant, sinon une divination étymologique très sûre, une grande pratique des dialectes méridionaux, furent utilisées en partie dans la seconde édition de Flamenca.

Après Flamenca qu'il révéla ainsi à Mistral, Meyer eut bientôt à s'occuper d'une autre gracieuse figure de la légende provençale, que le poète avait déjà illustrée, la princesse Clémence. Les lecteurs de *A la manière de...* connaissent bien, par l'amusant pastiche de Reboux et Muller, l'histoire (revue et fortement augmentée dans leur version) de cette princesse qui, recherchée en mariage par les envoyés d'un souverain, dut, en se dévoilant, leur prouver qu'elle était digne de leur maître. Mistral, l'ayant trouvée dans *l'Histoire de Provence de César Nostredame*, y avait déjà fait allusion en une strophe de *Calendal* (chant XI). C'est, à la vérité un thème traité plusieurs fois dans la littérature du moyen âge et Meyer, qui l'avait rencontré dans le roman provençal de *Guillaume de la Barre* dont il préparait l'édition, s'était amusé à en suivre l'évolution depuis Berthe au grand pied et le Comte de Poitiers jusqu'au poème de Mistral. Or il paraît que, sans le savoir, il rendait ainsi service à la cause félibréenne.

Votre élucidation de la légende de la princesse Clémence, lui écrivit Mistral au reçu du volume (26 mars 1868), vient à point nommé. Un sculpteur de talent, Fulconis, d'Avignon, qui a modelé avec bonheur la coupe d'argent offerte aux félibres par les Catalanes, s'est inspiré de la strophe de *Calenda*, *dins l'uno apercevias Clemènço* (dans l'une on apercevait Clémence), et a créé sur ce thème une charmante statue de femme nue. Je viens d'en recevoir la photographie. Plusieurs connaisseurs distingués, entre autres Guillaume, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, ont déjà vivement félicité le sculpteur *felibren*. J'écris tout de suite à Fulconis pour l'engager à lire vos découvertes à ce sujet. Ça lui fera plaisir et pourra même lui être utile comme autorité, car je crois que les Messieurs chargés de recevoir les sculpteurs lui avaient fait quelques observations sur l'authenticité de la légende.

Mais Meyer n'avait pas bien mérité seulement de la princesse Clémence et c'est une autre et plus grande marque d'attachement au Félibrige et à son chef qui lui valait de celui-ci, dans la même lettre, ces remerciements chaleureux et émus:

— Vous vous montrez comme toujours le philologue le plus érudit, le plus dominateur et le plus clair que je connaisse, en même temps que le savant le plus aimable et le meilleur des amis.

Un des premiers disciples de Mistral et, l'on peut dire, l'un des fondateurs du Félibrige, Eugène Garcin, s'étant séparé de ses anciens compagnons, venait de publier un gros livre, *Les Français du Nord et du Midi*, pour les accuser de séparatisme.

Le grief n'était pas nouveau, mais, venant d'un initié, qui se disait en mesure de révéler les aspirations secrètes des félibres, il acquérait une force dangereuse. Par bonheur pour la vérité, l'auteur ne s'était pas contenté d'interpréter quelques œuvres symboliques de Mistral en les traduisant plus ou moins exactement, il avait voulu soutenir par des dissertations ou des preuves linguistiques une thèse, déjà hardie, sur l'homogénéité absolue, aux points de vue ethnique, historique et linguistique, de la population française. Il tombait par là sous la coupe de Paul Meyer, qui avait précisément fondé, quelques années auparavant, la Revue critique d'histoire et de littérature pour débarrasser la discipline auquel il se consacrait des improvisations de cette sorte.

Meyer se plut toujours à ces exécutions nécessaires. Or celle-ci vengeait à la fois la science, la vérité et l'amitié: il n'y eut pas la main légère. Quelques mots seulement sur le chapitre Une nationalité imprévue, (la raison d'être même de l'ouvrage) où Garcin avait rivalisé de finesse avec de célèbres commentateurs de Dante, pour convaincre ses anciens amis des crimes les plus atroces. Ce n'était point l'affaire du critique et, d'ailleurs, les félibres sauront bien se défendre s'ils le jugent nécessaire. Mais il se rattrapait sur le reste du volume. Il avait beau en commencer l'examen par une condamnation sans appel. Si l'érudition est de seconde main, si la méthode trahit à tout instant l'inexpérience de l'auteur, il est clair qu'il n'y a pas lieu à discussion approfondie: c'était ensuite l'énumération pendant trois pages des erreurs et des folies les plus plaisantes ou, si l'on veut, les plus attristantes aux yeux d'un linguiste. Pour le ton, quelques mots le montreront, lorsqu'il aura appris le provençal et l'ancien français, aussi mortifiants pour le félibre d'hier que pour l'apprenti philologue.

Il y en avait assez pour ruiner l'ouvrage. Mistral pouvait bien dire à son défenseur merci et trois fois merci de la spirituelle critique et de la fine ironie sur le livre de Garcin (pour ce qui est de la science de ce dernier, ajoutait-il, elle ne m'avait pas fait peur, grâce au peu de philologie que je possède depuis que je vous lis et que je crois en vous). Mais il lui devait davantage. Aussi lui demandait-il dans la même lettre de venir représenter la Provence à ses côtés au cours d'un des plus beaux voyages que pût faire un médiéviste ami des poètes.

III

Le voyage en Catalogne de Mistral et Meyer

L'année précédente, le poète et homme d'Etat catalan Victor Balaguer, banni de son pays, avait été chaleureusement reçu en France par Mistral. Ils avaient commencé par aller ensemble à Paris. Pour y comploter, assure le regretté Marius André dans un livre intéressant mais trop souvent aventureux. Le 20 janvier 1867, y lit-on notamment, deux conspirateurs partis d'Avignon arrivent à Paris. L'un est le poète catalan Victor Balaguer, qui vient retrouver les autres libéraux espagnols, ses complices; l'autre est Frédéric Mistral... qui veut aussi passer à l'action et travailler, de concert avec les hommes politiques de l'opposition républicaine, à la chute de Napoléon III en vue de l'instauration d'un régime fédéraliste. Mais, le 19 janvier, Mistral était déjà à Paris, où il adressait à Meyer un mot qui ne le montre occupé que de littérature: — J'arrive enfin avec *Calendau*. J'irai vous l'offrir dans quelques jours. En attendant, M. William C. Bonaparte-Wyse, un félibre

distingué, vous parlera de provençal et de gai-savoir. Il va publier un volume où il se propose d'insérer quelques pièces de provençal antique. Donnez-leur un coup d'œil de maître et ce sera parfait.

Peut-être dira-t-on, il est vrai, que le post-scriptum, invisible avant trois jours est chargé de sens! En tout cas, les velléités conspiratrices de Mistral ne durèrent, au dire même de Marius André, pas plus que ces trois jours. Meyer fit ainsi la connaissance de Balaguer et de Bonaparte-Wyse, petit-neveu de Lucien Bonaparte et descendant des rois d'Irlande, le Prince et le Mylord du Félibrige, dont il s'était énamouré pour avoir vu Mireille dans la vitrine de Roumanille, à Avignon. Ç'avait été ensuite, en Provence, une série de réceptions et de fêtes, où l'on avait splendidement chanté et longuement acclamé la fraternité des pays d'oc, bientôt symbolisée par cette Coupe Sainte, véritable Graal de la renaissance méridionale, que les Catalans donnèrent aux Provençaux.

Une amnistie ayant permis, sur la fin de l'année, à Balaguer de rentrer en Espagne, il demanda aux félibres de lui rendre sa visite. Et c'est ce dont Mistral avisait Paul Meyer dans cette lettre du 26 mars 1868: Je suis heureux, lui écrit-il, de voir nos bons amis les Catalans recevoir les honneurs de votre revue, et je vous prie tout particulièrement de remercier M. Gaston Paris pour l'examen qu'il a fait des *Cansoun de la Terra* du félibre Pelay Briz. A ce propos, il faut que je vous parle très sérieusement. Je ne sais si Balaguer vous a tenu au courant de ce qui se prépare à Barcelone; mais, en tout cas, voici la chose. Le 3 mai prochain, tous les félibres sont conviés aux grandes fêtes qui auront lieu à Barcelone à l'occasion des Jeux floraux catalans. Balaguer, qui est adoré là-bas, est, cette année, président du *Cousistòri*. Il m'a chargé d'inviter tous les félibres et, à ce titre, je vous prie, mon cher Meyer, de vous rendre, si vous le pouvez, avec votre excellent ami Gaston Paris à Perpignan, aux jour et heure que je vous indiquerai plus tard s'il y a lieu. Les Catalans entendent qu'à partir de la frontière leurs hôtes de la langue d'oc soient voiturés, hébergés et fêtés aux frais de la Catalogne. L'Académie de Madrid a été invitée en même temps que celle de Provence, et je crois que cette fête, toute littéraire et toute amicale, aura beaucoup de caractère... Bref, si les dieux vous laissent ce printemps les loisirs d'un joli voyage, d'un voyage qui ne sera pas inutile à votre *saber* (savoir) provençal, venez.

Le 16 avril, Mistral rentrait à la charge:

— Mais si, mon bon ami, la fête des Jeux Floraux catalane aura lieu cette année avec une solennité exceptionnelle le 3 mai. Une invitation authentique du *Consistòri* a prié tous les félibres à ce rendez-vous des poètes d'oc, et j'ai déjà écrit à Balaguer, président des Jeux, pour annoncer votre venue avec M. G. Paris, car je comptais bien que vous seriez des nôtres. Comme l'Académie castillane a été invitée aussi, vous verrez là les premiers poètes espagnols: Hartzembuch, Zorrilla, Aguilera, etc... Ces braves Catalans ont convié aussi les poètes de Majorque, les poètes valenciens, les membres de l'Académie de Perpignan et M. de Tourtoulon, de Montpellier, auteur d'une histoire du roi Jacme le Conquérant. Je ne crois pas que vous ayez dans votre vie une meilleure occasion de voir vivante, chantante et félibréjante la langue dont vous connaissez si bien les origines et le développement.

Et la lettre continue, après quelques lignes sur Garcin (ce Garcin, comme vous dites), par deux pages de diminutifs de pronoms provençaux (Marguerite: *Margarido*, *Garido*, *dido*, *Margaridet*, *Garidet*, *Didet*, *Margarideto*, *Garideto*, *Dido*, *Didoun*, *Margai*, *Magali*) et par quelques indications sur les habitudes méridionales en fait d'appellation. (En somme, le père porte le nom de famille; le fils le porte aussi, mais au diminutif; la fille aînée le porte encore avec forme féminine; les autres ont des noms de baptême et généralement des diminutifs).

Meyer hésitait encore à se mettre en route pour la Catalogne, mais Mistral tenait à l'avoir avec lui. La délégation qui l'accompagnait à Barcelone devait donner une haute idée du Félibrige: il suffisait à représenter la poésie provençale, Roumanille ni Aubanel ne pouvant être du voyage et Louis Roumieux, qui en serait, venant plutôt à titre d'ami et de confident que comme auteur du recueil assez modeste de la *Rampelado*; mais on verrait à ses côtés un grand seigneur fastueux, porteur d'un nom illustre, Bonaparte-Wyse et l'un des maîtres de l'érudition française. Gaston Paris ni Alphonse

Daudet ne pouvaient se déplacer; il fallait que Meyer vînt montrer aux Barcelonais que le mouvement d'Avignon avait la considération affectueuse de la science parisienne. Aussi Mistral insistait-il: Balaguer est un grand prince qui ne vit que pour les lettres, la patrie et l'amitié... Il faut aller voir tout ça; c'est une vraie cour du roi Anfos.

Et, pour le décider, il envoyait à son ami une lettre du poète catalan, du 12 avril. Nous en citerons la plus grande partie, en respectant l'orthographe parfois incertaine, tous les écrits de Balaguer ayant leur intérêt et celui-ci étant inédit.

— Vous avez bien fait, écrivait donc le patricien de Barcelone, d'inviter Daudet, Meyer et Paris. Tant mieux s'ils veulent bien venir. Tous ceux que vous aurez invités seront reçus comme des frères dans la terre catalane. Invitez toute la France, si vous voulez. Il y aura logement et fraternité pour tous. Nous irons ensemble à Monserrat. Vous restez les bienvenus, tous, tous, tous! J'ai envoyé chercher à Paris l'ouvrage *Les Français du Nord et du Midi*. Il me faut cette ouvrage. Portez-moi l'article de Paul Meyer pour le lire. Nous parlerons de tout cela.

Quand vous serez fatigué de Catalogne, nous partirons pour votre Provence bien aimée. Je dois aller à Paris et je m'arrêterai à Avignon pour serrer la main de tous ces bons amis qui n'ont pas venu nous voir.

On a présenté des pièces magnifiques au concours de cette année. Il y en a 5 ou 6 de premier ordre. L'idée seule du voyage de Mistral et des poètes provençaux a fait chanter toutes les cigales de Catalogne. Nous avons déjà 240 poésies et encore n'est pas fermé le concours. Vous verrez. Ça va être splendide. C'est la grande année de la poésie catalane.

On a joué un de ces jours avec un grand succès mon drame castillan *Los amantes de Verorna*, que j'avais écrit il fait dix-huit années. Demain on jouera mon drame catalan *D. Joan de Serrallonga*. Nous verrons. Toutes les loges et toutes les autres places sont demandés déjà. Je demande à Dieu de me venir en aide. C'est mon premier drame catalan. Je l'avait écrit en castillan, et on l'a joué 152 fois à Barcelone et 41 fois à Madrid. Maintenant nous verrons le même sujet en catalan quel effet produira. Priez pour moi au Dieu de la poésie. Il doit vous écouter mieux que moi, vous qui êtes un de ses élus.

Meyer finit par céder aux exhortations de son ami. De nombreux articles dans les journaux français et catalans et deux relations provençales, l'une en prose, due à Mistral, dans *l'Armana* de 1869, l'autre en vers, de la main de Roumieux, nous font connaître dans tous ses détails ce voyage qui piqua vivement la curiosité des contemporains et est resté célèbre dans les milieux cultivés de Catalogne et de Provence, entre lesquels il jeta des liens durables. Nous n'ignorons point que, parti le 27 avril à 9 heures 15 de Graveson, Mistral prit au passage Roumieux à Beaucaire à 10 heures 15. — Nous allions comme l'éclair, assure ce dernier. A Lunel, il fallut nous arrêter. Là, Meyer, le jeune et savant archiviste, l'esprit vif, le galant lettré, qui nous aperçoit (il nous attendait), vint compléter la Trinité.

Alors, on en sort des papiers du cartable. Alors, on en lit des thèmes provençaux. Alors, on en dépense, et du poivre, et du sel. Il est assez riche, Meyer, pour être charitable.

A Perpignan (où ils étaient descendus à l'hôtel Bosc), les trois compagnons prennent la diligence pour la frontière. Il faut croire qu'ils parlaient moins français que provençal, car Roumieux prétend qu'un Franchimand les prit pour trois Chinois débarqués de Canton. Il n'en fut que plus étonné de les voir accueillis en Espagne par une délégation enthousiaste.

A Figueras, où une messe fut dite à la mémoire de son père qui avait pris part, sous la Révolution au siège de cette ville, Mistral récita pour la première fois son Ode aux Catalans: tout en rappelant l'ancienne indépendance de la Provence et de la Catalogne il y affirmait leur loyalisme à l'égard des grandes nations auxquelles elles s'étaient jointes. Meyer, lui aussi, évoqua les souvenirs du passé dans une allocution enflammée dont *l'Armana* cite le début:

— Que les Catalans de Figueras se souviennent qu'il y eut, au treizième siècle, un troubadour libéral par-dessus tous, nommé Guilhem de Figueras. Qu'ils se souviennent aussi qu'après la guerre des

Albigeois, c'est en Castille, en Aragon, en Catalogne que se réfugiaient les troubadours ces hommes qui, chassés de leur patrie, étaient à la recherche de la liberté...

Marius André assure que ce début causa une minute de crainte. On crut, écrit-il, que Meyer allait ajouter:

— Maintenant, les poètes libéraux d'Espagne se réfugient en Provence... Mais il n'allait pas plus loin. L'auteur de *La vie harmonieuse* cède là, encore une fois, à la tendance qui lui fait dramatiser la vie de son héros durant cette période. A l'en croire, Mistral et ses amis furent, durant leur voyage, constamment sur le point d'être expulsés et seule la grande prudence du poète leur évita ce sort. En réalité, les autorités les accablèrent des prévenances les plus flatteuses. C'est par train spécial et dans les wagons de la reine qu'ils gagnèrent Barcelone ce qui fit dire à un journaliste: Pour la première fois peut-être, la poésie a voyagé avec les honneurs dus à son rang, comme reine . Et sans doute, à ce que rapporte Marius André, le consul de France, qui avait reçu certainement des instructions du Quai d'Orsay, ne prit part à aucun banquet, n'assista à aucune fête (un article de l'*Avenir National* avait bien dénoncé comme suspects les rapports des félibres avec les Catalans en lutte avec le gouvernement madrilène). Mais les gouverneurs des provinces, représentants de la souveraine, se dérangèrent, eux, pour saluer et accompagner la délégation provençale. Et nous ne croyons guère à un Meyer révolutionnaire qu'il aurait fallu empêcher de soulever la Catalogne.

Ses anciens élèves le retrouveront plutôt dans le fureteur qui profita de sa visite à la cathédrale de Girone pour s'y faire montrer une Bible précieuse. C'est là, racontent les alexandrins provençaux de Roumieux, que Meyer (quel homme! quand j'y songe!)

— Déniche un manuscrit rare, blanc de poussière,— une Bible et en offre cinquante mille francs!...
— Si vous aviez vu la mine des chanoines! L'estimation avait fait sensation, car un journal du Midi rapporte, lui aussi, l'épisode, en ajoutant: Voilà ce qui s'appelle payer principièrement une principièrement hospitalité . Il s'agissait de la Bible splendide et fameuse due à Bernardino de Modène, où l'on peut lire:

— Cette Bible est à nous, Charles Ie, Ve de notre nom, royaume de France, et l'achetâmes de saint Lusien de Biauvez, l'an MCCCLXXVIII. Ecrit de notre main. Charles.

A Barcelone, l'accueil que reçurent les délégués de la Provence, rejoints par Bonaparte-Wyse, fut délivrant.

Le beau sexe catalan, assure le *Mémorial d'Aix*, n'était pas des moins curieux et des moins empressés à faire accueil aux poètes provençaux. Que de beaux yeux noirs s'épanouissaient sur leur passage, que de petites mains (des mains espagnoles, c'est tout dire) battaient à leur approche, que de douces voix faisaient entendre de joyeux vivats!

Et le reporter du *Petit Journal* n'est pas moins enthousiaste (il est vrai que son directeur, le banquier Millau, était Provençal et ami de Mistral):

Ce riche pays catalan était dans l'ivresse. Réveil d'un peuple poétique! Partout fleurs..., chants..., sérenades..., illuminations... des yeux noirs de *señoras* pleins de joie et d'attendrissement. Les capitaines généraux, les plus hauts dignitaires étaient venus honorer la Provence en recevant nos amis.

Mistral répondait à cet enthousiasme en prononçant des discours et en récitant des vers.

Meyer, raconte le *Mémorial*? Meyer, qui connaît si bien le cycle roman, jette aux foules attentives des improvisations françaises qu'éclairent les plus brillants aperçus historiques et où il montre les horizons d'azur du passé, alors que les troubadours d'Espagne et de Provence ne formaient qu'une poétique famille.

Point n'est besoin de donner ici le détail de la séance solennelle des Jeux Floraux où le Gouverneur général fut, d'après Roumieux, assez piètre et où, toujours à l'en croire, l'auditoire, acclamant Mistral, criait:

— *Muy bien! muy bien!*, ce qui n'est guère catalan. Et nous ne suivrons pas davantage les poètes provençaux de Barcelone à Tarrasa, à La Bisbal, à Montserrat, bien qu'une photographie conservée

au *Museon Arlaten* garde le souvenir de cette dernière visite et nous montre, à côté d'un Mistral olympien avec simplicité, un Meyer assez romantique et, conformément au récit de Marius André, très suffisamment conspirateur.

Une fois finies ces fêtes qui, suivant *le Petit Journal*, devaient préparer pour l'avenir la fraternité des peuples, Mistral regagna la Provence et Meyer Paris. Si ce dernier ne rédigea point de relation de son voyage, on en trouve un écho fort intéressant dans le compte rendu de deux ouvrages catalans qu'il donna, aussitôt après son retour, à la *Revue critique*:

— Il se produit actuellement en Catalogne, y écrit-il, un mouvement littéraire très digne d'attention. Sous l'influence de sentiments politiques, le catalan regagne rapidement le terrain que lui avait enlevé pendant les trois derniers siècles le castillan et tend à redevenir l'idiome littéraire qu'il était au temps d'Auzias March... L'exemple de l'école provençale d'Avignon n'a pas laissé d'influer sur cette renaissance, mais dès maintenant on peut constater que l'activité littéraire a pris en Catalogne des proportions qu'elle atteindra difficilement en Provence. Il ne faut pas s'en étonner. Le catalan a moins de terrain à parcourir que le provençal pour reconquérir son rang. Tandis qu'au Midi de la France les patois ne sont guère parlés dans les villes que par les classes supérieures (*sic*, pour inférieures), le catalan est resté, à Barcelone, la langue de tout le monde.

Cette opinion est d'autant plus remarquable que les félibres, eux, se croyaient en avance sur le mouvement catalan. Bonaparte-Wyse n'avait rapporté d'un premier voyage à Barcelone que des critiques à l'égard des littérateurs catalans, ce que lui reprochait d'ailleurs son oncle, le prince de Canino, qui les préférait à leurs confrères d'Avignon. Et Mistral écrivait à Bonaparte-Wyse (il est vrai que c'était en 1865):

— Vous jugez excellemment la poésie catalane actuelle. Elle s'inspire trop de vieilles idées et d'archéologie nationale. Elle ne vit pas assez dans son siècle et se tient trop en dehors de la vraie nature et du peuple moderne.

Les événements sont venus confirmer le jugement de Paul Meyer.

IV

Meyer garant du patriotisme de Mistral

La guerre de 1870

On voit que si Meyer avait fait, pendant quelques jours, figure de poète provençal, il ne se laissait pas aveugler par l'enthousiasme. Mais il avait à peine écrit ces lignes sans illusion qu'il se portait derechef à la défense du Félibrige.

Comme le firent plusieurs autres victimes du caustique romaniste, Garcin avait cru devoir en appeler de la sévère sentence de la *Revue critique sur ses Français du Nord et du Midi*. Se plaignant que son juge eût trop insisté sur des détails (les arguments scientifiques dont, au long de trois cents pages, il avait étayé ses thèses), il demandait qu'on apprécierât surtout son œuvre au point de vue de l'idée centrale, la dénonciation du mouvement provençal comme antinational. La riposte de Meyer fut, naturellement, un redoublement d'étrivières, avec, chemin faisant, quelques excellentes précisions.

Voici d'abord pour les étrivières:

M. Garcin demande la parole pour un fait personnel, et nous la lui donnons sans difficulté, encore bien que son discours soit relativement long. Mais cet inconvénient n'est pas sans compensation. Les qualités qu'il déploie dans sa réponse sont celles qui distinguent son livre, et à cet égard le

morceau dont le texte suit répare les lacunes de notre compte rendu. Je m'étais abstenu de rien dire du style de M. G. et d'entrer dans l'examen de ses idées. M. G. ne nous sait point gré de notre discréption. Sous prétexte de défendre sa bonne et franche personnalité que je n'ai jamais songé à attaquer, il éprouve le besoin de signaler aux lecteurs les pensées hardies que renferment *Les Français du Nord et du Midi*, dût-il attirer sur sa tête les rigueurs d'un pouvoir ombrageux; il explique ses attaques contre les *félibres*, attaques que nous avons, il est vrai, indiquées, mais, ce nous semble, sans nous en exagérer la portée. Tout cela est parsemé de remarques qui, réunies, formeraient presque une histoire des idées de M. G., et font de cette lettre un document autobiographique plein d'intérêt. Le lecteur a donc sous les yeux des éléments d'appréciation très complets. C'est à lui de décider en dernier ressort s'il y aurait intérêt à discuter la valeur littéraire, philosophique, politique du livre de M. G.; si, en y relevant certaines peccadilles, nous avons pesé des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée; enfin, nous avons employé à l'égard dudit livre une méthode à laquelle ne résisteraient aucune des œuvres qui sont la gloire de l'esprit humain

Meyer s'était gardé jusque-là de prendre trop nettement position, ce n'était pas le lieu dans une revue scientifique, de champion des *félibres*. Poussé par Garcin, il ne se déroba pas:

— J'ai cité tout au long, lui écrivait le plaignant, cette fameuse poésie, *La comtesse*, que vous ne mentionnez même pas, mais où je vous défie de voir autre chose qu'un cri de guerre (inconscient ou non) du Midi contre le Nord de la France.

Et le *Français du Nord* de lui répondre par la plus nette et la plus parfaite des mises au point: Tout cela ne nous regarde guère, cependant, puisque M. G. tient à connaître mon sentiment sur ce point, le voici. L'inspiration qui a produit *La Comtesse* est celle d'un poète qui, considérant la différence de l'état présent de son pays à l'état ancien, s'écrierait volontiers avec un troubadour du XIII^e siècle: Hélas! quel je vous ai vu et quel je vous vois! Mais, au fond, si M. G. est aussi enthousiaste de liberté qu'il le dit, le différend entre lui et ses anciens amis doit se réduire à un simple malentendu; car à mon sens, et j'ai de fortes raisons de me croire pour le moins aussi bien renseigné que M. G., c'est dans la pièce *Aux troubadours catalans* qu'il faut chercher la pensée de l'auteur de *Calenda* et de *La Comtesse*:

Cependant cela se voit, cependant nous le savons, — Que dans l'ordre divin tout se fait pour un bien. — Nous, Provençaux, d'un cœur unanime, — Nous sommes de la grande France, et nous le sommes franchement. — Vous, Catalans, volontiers, vous êtes de l'Espagne magnanime.

Car, enfin, à la mer — Il faut que tombe le ruisseau, — Et la pierre au tas; — Des traîtres *vaqueiriéu*, (orages de l'équinoxe de printemps) — Le blé serré mieux se préserve; — Et les petits vaisseaux pour naviguer sûrement, — Quand l'onde est noire et le ciel obscur, — Il faut qu'ils naviguent de conserve.

Car il est bon d'être nombre, il est bon de s'appeler — Les enfants de la France.

Ces beaux vers, que je regrette de traduire si mal, ajoutait Meyer, me semblent assez concluants.

La guerre de 1870 vint bientôt prouver la sincérité du sentiment qu'ils exprimaient.

Meyer, qui eut toujours, son disciple Antoine Thomas nous en est témoin, pour la patrie un culte aussi fervent que pour la science, prit allègrement l'uniforme militaire et le fusil pour protéger Paris contre les Allemands et servit dans les tranchées. Mistral, plus âgé (il avait alors quarante ans) composa cet admirable *Psaume de la Pénitence* au sujet duquel Bonaparte-Wyse lui écrivait (7 février 1871):

— Vous êtes le poète par excellence de votre race; vous en êtes aussi (ce qui devrait l'accompagner) le prophète (le vrai *vates*) qui fait des incantations, de véritables *carmina*, Et je vous dirai qu'entre toutes les voix qui nous viennent de France, voix de blague, voix de lutte, voix d'angoisse, la vôtre, en langue arlésienne, est à mes oreilles la plus digne, la plus vraiment virile. La vraie virilité ne

consiste pas, à mon avis, à bramer hystériquement contre la nécessité, mais à se courber devant la main de Dieu et à faire comme vous faites en cette pièce sublime.

Après la guerre, la Commune. Si Mistral n'avait point aimé la France telle qu'elle était, il aurait dû éprouver quelque sympathie pour un mouvement dont les théories administratives rejoignaient certaines de ses idées sur l'organisation du pays et qui, dans la pratique, eût donné des occasions d'émancipation aux velléités provinciales, si celles-ci avaient existé. Or, la Commune ne provoqua en lui que douleur, stupeur, indignation, comme le montre une lettre qu'il écrivit à Paul Meyer, le 20 mai 1871, et dont on nous permettra de faire ressortir l'extraordinaire importance pour la connaissance de ses sentiments et de ses idées.

— J'ai chargé Roumanille, y lit-on, de vous adresser à Cambridge *l'Armana* 1871. Vous avez dû le recevoir déjà. Vous y verrez par mon *Saume* que les proclamations de Gambetta ne m'avaient pas aveuglé sur la défense nationale. Il vous fait bon dire: Guérissons la France entière de cette folie universelle. Mais comment? Si les philosophes, penseurs, publicistes et politiques de notre pays continuent à piétiner dans l'errement révolutionnaire, la démoralisation ne peut que se généraliser... Nous sommes le seul peuple qui renie ses traditions et qui soit poussé par ses gouvernants dans l'impiété haineuse. Depuis quatre-vingts ans, on nous répète sur tous les tons que la France n'existe que depuis 1789. De là l'ignorance crasse du public et le dédain de l'histoire. Les révolutionnaires actuels viennent de faire table rase de l'épopée impériale et, qui plus est, de ridiculiser les souvenirs de 1792.

Déclarations bien intéressantes, où se traduit une pensée extrêmement diverse. Conservateur par tempérament d'homme robuste, optimiste et habile autant que par nature d'artiste (que l'on se rapporte à la fine distinction établie par Paul Perrier dans son *Artiste et philosophe*), Mistral y paraît hostile à la révolution en ce que toute révolution a de négatif et de destructeur: comme l'a fort bien indiqué Thibaudet, il était contre quiconque était contre et ce n'étaient point les ruines accumulées alors à Paris qui pouvaient le faire changer. Bien au contraire, elles lui arrachaient un mot de pitié pour le système impérial, à lui, l'ancien rouge de 1848, à lui qui, devenu vieux, stigmatisera encore dans ses *Mémoires*, si apaisés pourtant, le coup d'Etat de 1851. Mais ces mêmes dispositions naturelles le poussaient à accueillir de tous les partis ce qu'ils avaient de constructif et faisaient de lui, si l'on peut dire, l'homme de toutes les traditions. Aussi cette même phrase où il s'élevait contre les changements de 1789 le montrait-elle dévot des gloires de 1792 et des armées révolutionnaires, qu'il célébra d'ailleurs dans son *Tambour d'Arcole*.

Malheureusement, les événements ne semblaient lui présenter alors que négations. Que nous rester-il, demandait-il à son correspondant? Plus que le stupide scepticisme. Quelqu'un lui avait dit:

— Je crois la France finie... mais, après tout, qu'importe que le progrès continue sa marche par les Prussiens ou par les Français! Et lui de s'indigner:

— Voilà où nous en sommes: plus de patriotisme, plus rien. Sa pensée s'élève: Si un ministre de Charles X ou de M. Duruy lui-même eût dit aux professeurs de l'Université: Enseignez à vos élèves l'obéissance et la souffrance, quelle indignation dans le monde libéral! C'est pourtant le cri que vient de pousser Jules Simon... Il a raison. Là est le remède. Mais qui me décidera à obéir ou à souffrir, si je sais que le précepte n'est pas l'œuvre de Dieu? Il faut donc avouer que l'on s'est trompé. Il faut revenir à Dieu, car la religion seule peut faire un peuple honnête, modeste et patriote. Nous y reviendrons, comme à bien d'autres choses, et avant six mois.

Et voici à la fois un cri d'espérance dans l'avenir de la France et l'affirmation très nette des idées de Mistral sur la constitution de la nation: La France ne peut pas mourir: elle compte encore trop de ruraux, heureusement. Les peuples ne finissent, en général, que lorsque les champs sont abandonnés. Mais c'en est fait, je crois, de la prépondérance parisienne et urbaine.

Que Mistral, tout en rendant justice aux gloires et aux mérites de Paris, tout en aimant Paris (on trouvera là-dessus, plus loin, une citation bien significative), ait jugé son influence sur la vie française excessive, cela ne surprendra personne. L'on se souviendra de plus qu'il écrivait au moment où les incendies de la Commune pouvaient faire croire, et firent croire à beaucoup, que Paris se suicidait. Quelques mois plus tard, il citera dans *l'Armana* de 1872, en les appliquant à la

capitale, les vers suivants du troubadour Pèire Cardinal, tableau hallucinant et presque prophétique qui lui avait été sans doute rappelé par Paul Meyer:

*Una ciutat fo, no sai quals,
Ont cazet una ploja tals
Que tuit l'ome de la ciutat
Que toquet foron dessenat.*

(Il y eut une cité, je ne sais laquelle, — Où tomba une pluie telle — Que tous les hommes de la cité — Qu'elle toucha furent hors de sens.)

Mais des prophéties plus précises contribuaient alors à orienter la songerie du poète. Quelques années avant la guerre, un prêtre du diocèse de Bordeaux, l'abbé Torné-Chevigny, étudiant les *Centuries de Nostradamus*, y avait trouvé que le roi blanc (par quoi il fallait entendre le comte de Chambord) proclamerait, après de grands désastres, Avignon capitale de la France. Quasi Avignonnais, Mistral appartenait à une famille de verdets (ou partisans de Henri V) et avait un grand penchant pour les Nostradamus. Nous ne dirons pas qu'il crut à la prophétie et à son interprétation bordelaise, bien qu'il les ait consignées dans *l'Armana* de 1872: mais elles ne laissèrent pas de faire quelque impression sur lui, en un moment, à la vérité, assez apocalyptique.

Ecrivez donc au félibre Bonaparte-Wyse, à Woolley Hill, Bradford on Avon, conseillait-il à Meyer, que vous êtes à Cambridge. Il sera tout heureux de vous inviter ou de vous voir. Il a, je crois, quelques bouteilles de *Casteù-nòu*. Vous trinquerez à Avignon capitale.

On voit que Mistral savait badiner avec les prophéties, même les plus avantageuses pour la Provence.

Les lecteurs de ses *Mémoires* n'ignorent pas comment, après avoir consacré quelques paragraphes aux événements de 1848 et de 1851, il s'empresse d'abandonner la politique inflammatoire pour raconter une conversation sur les astres que, rentré dans la contemplation, un soir, se promenant en quête de ses rimes, il eut avec un vieux berger. Il est curieux que sa correspondance avec Meyer nous présente, après la longue lettre politique que nous venons de commenter, précisément un petit cours d'astronomie populaire, provoqué par une demande relative aux études de Gaston Paris sur *Le Petit Poucet et la Grande Ourse*, où l'on retrouve mot pour mot, sans l'affabulation romanesque naturellement, le texte des *Mémoires*: Je ne connais d'autre nom à la Grande Ourse que *lou Càrri*. Les Languedociens l'appellent car de *las armes*, *char des âmes*. Rien que je sache sur la Petite Ourse. Mais une légende fort répandue ici est celle de *Jan de Milan* qui, si je ne me trompe, serait Sirius. Il paraît que les Pléiades se lèvent dans le ciel plus tôt que Sirius et pourtant cette dernière étoile se couche avant elle. Pour expliquer cela, les bergers disent que *Jan de Milan* (Sirius), *lis Ensigne* (Orion) et *li Pouciniero* (les Pléiades) avaient été conviés à des noces. Ils partirent donc ensemble. Sirius, se voyant distancé par Orion, lui lança son bâton pour l'arrêter, et on voit encore au ciel *lou bastoun de Jan de Milan* (baudrier d'Orion ou bâton de Jacob). Quant aux Pléiades, elles passèrent trop haut, et Sirius, prenant plus bas, arriva le premier. Un joli mythe, populaire dans les environs de Marseille, est celui de la belle Maguelone et de Pierre de Provence. *La bello Magalouno*, disent les paysans *e Pèire de Prouvènço se courron après, et touti li sèt an, se maridon* (la belle Maguelon et Pierre de Provence se courrent après et se marient tous les sept ans). Cela se rapporte, je crois, à la conjonction septennale des planètes Vénus et Saturne.

Et le poète, avant de conclure Tenez-vous à l'ombre, mon ami (on était au 18 juillet 1871), de soupirer: Ah! comme ces travaux sont plus intéressants que les éternels bavardages de la politique! J'en ai mon saoul!

En ce qui concernait les problèmes de la cité, Mistral était, décidément, du parti de Sirius.

V

Les Provençaux à la recherche de leur passé

Le calme revenu, une nouvelle période s'ouvrit pour le mouvement provençal, qui fut particulièrement marquée par un vif intérêt pour le passé du pays. Jusque-là, c'étaient surtout les étrangers au Midi qui s'en étaient occupés. Dans sa lettre de 1865 à Bonaparte-Wyse sur la poésie catalane, déjà citée, Mistral, après avoir reproché à ses voisins de trop s'inspirer de vieilles idées et d'archéologie nationale, ajoutait: Nous avons, nous, le défaut contraire. Nous ne sommes pas assez patriotes, dans le sens provençal du mot. Lui-même avait réagi et *Calendau* avait eu pour but d'exalter, par le rappel du passé, ce patriotisme provincial. Mais son intérêt pour les fastes de l'histoire et de la littérature provençales n'avait pas été assez partagé par ses compatriotes pour qu'ils rivalisent avec les Franchimands, les Germaniques ou les Nordiques qui s'y consacraient. Un des amis et collaborateurs de Meyer, Gaston Paris, le leur reprocha dans une notice qu'il donna à la *Revue critique* sur la thèse d'Estlander, le romaniste finlandais, parue en 1868, à peu près en même temps que *les Français du Nord et du Midi* de Garcin. Celui-ci avait prétendu fondre, dès le moyen âge, gens d'oc et gens d'oïl dans une unité française où s'atténuait même leurs différences linguistiques. Tout au contraire, la *Contribution à l'histoire de la littérature provençale* d'Estlander montrait, comme écrit Paris, l'individualité de la littérature et de la langue du Midi en face de la littérature et de la langue du Nord. L'auteur, notait-il aussi, rassemble tous les faits qui peuvent mettre en lumière la distinction des deux grandes régions de la France au moyen âge, il fait voir, par exemple, que Provençaux et Français se regardaient réciproquement comme parlant des langues étrangères. Et, après avoir dit grand bien de l'œuvre du savant finlandais, il concluait:

— Il est assez piquant de voir venir du fond de la Finlande, et écrite en suédois, une réponse, toute scientifique d'ailleurs et nullement polémique, aux adversaires, français ou même provençaux (ex. M. Garcin), de la nouvelle renaissance méridionale. Cet excellent petit livre devrait pousser ceux qui rivalisent avec elle à entrer dans la même voie. La seule chance de succès pour l'idée des félibres est la constatation et la conscience de la solidarité entre le passé et le présent de la Provence.

Jusqu'à présent les patriotes provençaux ont trop négligé la science; ils devraient ne laisser à personne le soin d'étudier et d'apprécier leur ancienne littérature. En attendant qu'ils se mettent à l'œuvre, nous ne saurions mieux faire que d'engager l'un d'eux à traduire l'étude si intéressante de leur émule finlandais.

C'étaient là excellents conseils, et que venait confirmer l'exemple catalan vu de près. Dès l'année suivante, quelques languedociens y répondraient en fondant à Montpellier la Société des langues romanes, qui s'intéressait à la fois à la littérature ancienne et à l'état actuel des dialectes d'oc. A Marseille, un compatriote de Mistral, l'abbé Lieutaud, nommé bibliothécaire de cette ville, essayait d'y développer les études sur le passé de la Provence. Un nombre grandissant de Méridionaux, à la fois ardents et instruits, unissaient l'amour de leur pays à l'étude de son passé, conformément à la recommandation qui en fut faite à Mistral par l'empereur du Brésil, au cours d'un entretien chaleureux que, traversant le Midi de la France, don Pedro voulut avoir avec le poète. (Le souverain, rapporte *l'Armana* de 1873, demanda à son interlocuteur si le Félibrige avait des écrivains en prose et conseilla, s'ils tenaient à l'avenir de leur cause d'employer leur langue de toute façon et principalement en travaux histoire).

Mistral était l'animateur de ce mouvement, mais Meyer en était le conseiller technique. Conseiller assez difficile, on le sait. Entre sa science exigeante et des bonnes volontés parfois novices, Mistral servait d'intermédiaire dévoué et conciliant:

— Mon devoir à moi et mon but, écrit-il le 6 mars 1870, c'est de pousser au réveil de la langue par tous les moyens, l'objurgation avec les uns et les ménagements avec les autres... Une fois mordu de

l'amour de la cause, chacun doit être heureux de recevoir des conseils de vous. L'autorité que vous avez si vaillamment conquise vous permet de parler haut. Cependant, pour la première fois, n'égorgez pas ce bon M. M. que je ne connais pas, mais qui me paraît pétri de bonnes intentions. Enseignez-lui tout doucement le chemin de l'école. *Autramen lou maucourares* (autrement, vous le découragerez).

Meyer continuait à donner l'exemple, et Mistral à en étendre le bienfait à tous ses disciples. Dès la paix signée, le romaniste publia l'une de ses études les plus importantes, *Les derniers troubadours de la Provence*, déjà parue dans la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, mais dont le tirage à part, c'est l'*Armana* de 1871 qui nous l'apprend, avait été retardé par le siège de Paris. Débarrassant l'histoire littéraire des falsifications de Jean de Nostredame, grand inventeur de poètes provençaux. il y révélait par contre plusieurs troubadours inconnus jusqu'alors. Floraison d'arrière-saison, d'ailleurs, anémiee par les circonstances politiques contraires, et dont l'étude l'amenaît à constater: Ce n'est que de nos jours qu'on voit des nations privées de leur indépendance s'attacher à maintenir la pureté de leur idiome et la perpétuité de leur littérature. Aussi pourrait-on dire que, malgré les siècles écoulés depuis l'annexion des pays de langue d'oc à la France, la formation et l'expansion d'une littérature originale dans les provinces du Midi ont plus de chance de réussite aujourd'hui qu'au XIV^e siècle.

Cela pouvait presque paraître une rétractation des réserves antérieures, et Mistral de féliciter son ami (10 septembre 1871): C'est un bonheur pour vous d'avoir mis la main sur une matière neuve comme celle du manuscrit Giraud, et pour le manuscrit et pour la littérature provençale c'est un bonheur non moins grand. Ces rencontres-là n'arrivent du reste qu'à ceux qui en sont dignes. J'admire de plus en plus la précision et l'exactitude scientifique que vous apportez dans tous vos travaux. Il n'y a qu'à jeter les yeux là-dessus pour voir que c'est solide comme bronze.

Il ne s'était d'ailleurs pas borné à jeter les yeux sur le livre, car il y avait bien trouvé l'exécution impitoyable de ses chers Nostradamus. Et il ne pouvait s'empêcher de plaider, un peu humblement, en sa faveur:

— Vous avez fait pour J. de Nostre Dame tout ce qu'il y avait à faire. C'est une exécution méritée. Mais cette diable de question des cours d'amour est, paraît-il, difficile à trancher.

En connaissant le procédé de Nostre-Dame, on est porté à croire qu'il a inventé les cours de Romanin, de Pierrefeu et de Signes. Mais je vous assure cependant que les paysans des environs de Romanin ne désignent le château que sous le nom de *la court-d'amour...* et à Signes, une place qui est près du château s'appelle vulgairement *la plaço d'amour*. Serait-ce l'ancienne popularité du livre de N. D. qui aurait donné naissance à la tradition?

Trois mois après, l'*Armana prouvençau* de 1872 publiait un compte rendu exceptionnellement long pour une publication de nature surtout populaire de l'œuvre de notre ami Paul Meyer, l'infatigable découvreur de nos vieux trésors.

(Mistral allait même, après avoir signalé ce qui y concernait Nostradamus, jusqu'à ajouter lâchement: Pour ce qui est de nous, il y a longtemps que nous étions arrivé à la même conviction). L'auteur des *Derniers troubadours*, était déjà connu et ne se montra jamais très sensible aux louanges. On peut donc trouver une preuve touchante de l'amitié qu'il portait à Mistral et aux félibres dans le plaisir que lui fit la note de l'*Armana*. Il le témoigna au poète, qui lui répondit (10 décembre 1871): — Je suis heureux que la *Crounico* vous ait fait plaisir. Vous ne sauriez croire la popularité que ces petites mentions annuelles font à votre nom dans le public provençal. Ce n'est que justice, mais enfin ce qui est juste ne se fait pas toujours.

Meyer avait même cherché, semble-t-il, à se procurer quelques exemplaires de l'almanach chez les libraires parisiens, les avait trouvés démunis et en avait exprimé son étonnement à Mistral, en ajoutant que les éditeurs oub liaient leurs intérêts et ceux de la Provence.

— Les libraires parisiens seront munis, lui répondit Mistral Nous avons tiré à 7.000 comme avant la guerre.

L'an dernier, nous ne tirâmes que 3.000 par prudence.

Et Roumanille, de son côté, de protester:

— Je puis oublier mes intérêts. Même cela m'arrive trop souvent. Mais ceux de la Provence, et des Félibres, jamais! jamais! jamais! Pensez donc, cher et vaillant ami, que j'ai été mordu dès le berceau par un troubadour enragé.

Paul Meyer travaillait alors au premier numéro de la *Romania* qu'il fondait avec Gaston Paris pour être l'organe des romanistes français. Si la nouvelle revue répondait surtout aux préoccupations du savant, c'était le patriote qui lui donnait comme épigraphe les vers d'un trouvère:

Pour remembrer des ancessurs — Les diz et les faiz et les murs (pour rappeler des ancêtres les dits, les actes et les mœurs), et qui écrivait dans le programme, déclarations toutes proches de celles que Mistral venait de lui adresser: Nous avons la ferme conviction que la rupture trop brusque et trop radicale de la France avec son passé, l'ignorance de nos véritables traditions, l'indifférence générale de notre pays pour son histoire intellectuelle et morale doivent être comptées parmi les causes qui ont amené nos désastres.

Mais l'ami de la Provence devait aussi apparaître, et dès le premier fascicule. Meyer recherchait des Noëls provençaux et des pièces populaires, et Mistral de lui envoyer la *Chanson du Bossu et ce Jan dóu porc* qu'il a reproduit dans ses *Mémoires*, mais dont il communiquait en outre à son ami une version recueillie à Saluces, en Piémont. Enfin, ce numéro liminaire devait contenir un petit roman provençal du XIII^e siècle, *Tersin*, racontant le siège d'Arles par Charlemagne et présentant de nombreux détails curieux sur cette région et sur celle de Saint-Rémy. C'en était assez pour émouvoir le Félibrige.

Averti par Mistral, Roumanille écrit à Meyer, dans la lettre dont nous avons cité un fragment: Ne me ferez-vous pas voir au moins le premier numéro de *Romania*? Vous ne doutez pas du vif intérêt que vos communications m'inspirent. Veuillez, je vous prie, me pardonner de ne pas vous le dire toutes les fois que vous m'en fournissez l'occasion. Je suis, d'une part, un peu paresseux et, de l'autre, très occupé par mon petit négoce, qui donne du pain à mes enfants et de ma chère littérature, cette fleur qui me console et me dédommage des ronces et des épines de mon métier. Ne verrai-je pas aussi ce qui parle de S. Rémi? Vous savez que S. Rémi est l'ingrate patrie qui, probablement, n'aura pas mes os, bien que, depuis longtemps déjà, j'aie demandé à Dieu de *barra mis iue mounte siéu na* (de fermer mes yeux où je suis né). J'aime ce nid, où j'ai chanté tout mon printemps à l'ombre des pommiers, *au mitan di poumié* (au milieu des pommiers). Ne suis-je pas né dans la patrie de Nostradamus, si fertile en Mistral et en Roumanille!

Un autre passage de la même lettre complète le portrait extrêmement vivant de Roumanille qu'elle nous présente. Bonaparte-Wyse venait de publier, en un tirage de grand luxe de vingt-sept exemplaires, un certain Chincho *Merlincho* d'un avocat avignonnais du XVIII^e siècle, qui portait trop la marque de cette époque pour être envoyé à Roumanille. Mistral ne pouvait guère se dispenser de le signaler dans l'*Armana*; il le fit avec toutes les réserves possibles:

— Le sujet, assez scabreux, est le portrait fidèle de la jeune Innocence agacée par l'Amour et aiguillonnée par la chair, tableau peint de main de maître par Longus... Malgré le voile que l'auteur a jeté sur les détails délicats, il est cependant vrai qu'un livre de ce genre n'est pas fait pour les enfants.

C'était sans doute trop pour Roumanille de l'avoir cité et de lui avoir donné quelques éloges, même superficiels. Et comme Meyer, qui avait été l'un des vingt-sept privilégiés, ne se montrait pas enthousiaste, Rouma se donna le plaisir de lui dire ce qu'il en pensait:

— Vous avez reçu de Wyse une bien belle brochure rouge, une célèbre vilenie admirablement éditée... Vous avez trouvé cette poésie plate. Vous êtes bien indulgent. Je la trouve ignoble. Et si nous n'avions à offrir au public que ces modèles-là, nous donnerions une triste idée de notre savoir-faire poétique, de la pureté de notre langue et de nos mœurs.

Mistral, lui, ayant reçu, pour correction, les bonnes feuilles de *Tersin*, passe une partie de sa veille de Noël à les commenter en une lettre de six pages. Occupation bien austère pour une telle journée, où on se le représenterait plutôt écrivant quelques-uns de ses souvenirs d'enfance. Mais elle ne l'écartait pas de son milieu familier.

D'abord, commençait-il, je tiens à vous témoigner ma satisfaction. Ce document, sous le rapport légendaire et linguistique, est très intéressant, et notre contrée est vraiment heureuse d'avoir au service de son histoire et de sa langue un homme aussi précieux que vous. Cela me met dans un véritable enthousiasme et si certaines probabilités se réalisent pour moi, il n'est pas impossible que je vous propose certaine entreprise que vous seul pourriez mener à bonne fin.

Ces probabilités ne se réalisèrent sans doute pas, et nous ne savons ce que pouvait être l'entreprise à laquelle Mistral avait songé. On penserait volontiers à cette publication d'ensemble des grands troubadours, à la fois critique et, par des traductions, destinée à un public étendu, pour laquelle Meyer eût été admirablement préparé et qui nous manque encore. Quoi qu'il en soit, il est regrettable que cette collaboration du savant et du poète n'ait pu s'établir: elle eût certainement donné des résultats féconds.

— Mais pour l'heure, continuait Mistral, laissons ce rêve et arrivons aux observations relatives au manuscrit de *Tersin*.

Et d'écrire pages sur pages sur les traces de la légende de Roland en Provence et sur la topographie de la région de Saint-Rémy. Voici pour Roland: Le paladin Roland a laissé diverses traces dans la tradition orale de notre pays, et voici quelques exemples que je tire de mon *Dictionnaire*. Outre le nom de *tourre de Rouland* et celui de *fourco de Rouland* que portaient au XIII^e siècle les deux colonnes qui sont encore debout dans le théâtre d'Arles, je trouve *lou saut de Rouland*, qui est un escarpement des Alpilles, près de Fontvieille. Vu la proximité d'Arles, la tradition aurait pu bien voir là la *guardia* sur laquelle montait Roland pour examiner l'armée sarrasine. A Mazargues, près de Marseille, il y a aussi une *baumo de Rouland* qui renferme des stalactites. César de Nostre Dame dit encore ceci:

— On tient que le paladin Roland est enterré avec Samson de Bourgogne à la tombe des rois d'Arles. Enfin, faire *Rouland*, faire des prodiges, faire l'impossible, se *crèire Rouland*, être présomptueux, sont des locutions très usuelles ici. Je ne vous parle pas du *sabre de Rouland* suspendu autrefois dans l'église de Rocamadour (Lot), ni du *toumbèu de Rouland*, près de Bedeillac (Ariège), ni du *pas de Rouland*, près d'Itraxoit en Roussillon, ni de la *brèco de Rouland* près de Luz, ni de la *Vau de Rouland* à Roncevaux. Ce n'est pas dans votre sujet. Je dois pourtant vous mentionner un *Saint Roland* d'Arles, mentionné sans autre détail par le martyrologue.

Et voici pour la région de Saint-Rémy (cette nouvelle citation donnera bien le ton de l'érudition mistralienne): *Fretta* est bien Saint-Rémy, mais je n'ai encore trouvé ce nom dans aucun vocable de quartier. Il est probable que ce nom fut d'importation romane, et destiné à désigner le passage (*fretum*) des Alpilles. C'est à Saint-Rémy en effet que débouche la principale gorge des montagnes et c'est le chemin naturel pour aller de notre plaine dans celle de la Crau.

*E caminas dins la vau torto
Fin que vegués uno gran port
Em' uno toumbo que suporto
Dous generau de pèiro.*

(Mirèio, chap. IV.)

Cette *vau torto* est le *fretum* des anciens. La passe formée par les îles de Pomègue et de Ratoneau, devant Marseille, avait été aussi nommée *fretum* par les Romains. Nous l'appelons *lou Friéu*, le Frioul...

... Sexta. Vous savez aussi que ce mot appliqué à Saint-Rémy est tiré de l'inscription du Mausolée, qui commence par Sex. (Voyez la Statistique des Bouches-du-Rhône.)

... *L'ayqua que venia dels laurons d'entre Moleges e Sexta*. L'exactitude de cette indication ferait croire que l'auteur du récit était de Saint-Rémy. En effet, l'eau qui alimentait principalement l'aqueduc d'Arles provenait des *laurons* de Mollegès. *Lauroun*, surgeon d'eau, source à fleur de terre. *Moun cor es un lauroun que verso* (mon cœur est une source qui déborde) (Mirèio, ch. XII). Les *laurons* de Mollegès, qui existent encore au milieu d'anciens marécages, à l'est de Saint-Rémy,

produisent un cours d'eau, *lou Riau*, qui suit encore l'ancien aqueduc romain (souterrain de 712 mètres, parfaitement conservé) jusqu'à la ville de Saint-Rémy. L'endroit où l'eau des *laurons* se précipite dans l'ancienne conduite s'appelle *lou trau sarrasin*. Ce ruisseau, qui jadis poursuivait son cours tout le long des Alpilles jusqu'à Arles, est aujourd'hui arrêté à Saint-Rémy, d'où il se dévie sur Maillane pour faire tourner des moulins. L'autre branche de cet aqueduc épique colligeait les eaux du versant méridional des Alpilles, traversait l'étang de *Barbegau* (où l'on en voit encore des ruines gigantesques), et venait aussi à Arles comme suit (schéma).

Le pont de *Barbegault* existe encore. Mais ce n'est pas un pont construit sur des roubines. Ce sont des arcades en ruine, qui portaient l'aqueduc à travers les marais. Cet aqueduc, que j'ai appelé épique, a aussi, vous le savez, sa légende (la source de Vaucluse amenée à Arles par un prince amoureux d'une reine d'Arles). Je l'ai mise en œuvre dans mon *Porto Aigo* (*Armana*, 1868).

Pardon de ce décousu. Mais vous voyez que la veillée de Noël ne m'empêche pas de vous lire.

Bòni fèsti!...

N.-B. - J'oubliais de vous dire que le souvenir de Childebrand, frère de Charles Martel, pourrait bien avoir donné naissance au dicton *rede coume Chabran*, proverbial à Arles, Tarascon et Avignon.

On aura apprécié ce que ces commentaires, rédigés au courant de la plume, ont de précis, de riche, de simple et en même temps d'évocateur. L'érudition de Mistral a quelques-unes des principales qualités de la science de J.-E. Fabre, en particulier la vie. On a vu aussi qu'elle fait chez lui un tout avec sa poésie. Cela ne l'empêchait point d'ailleurs d'être exacte, quand il s'agissait d'observation et de description et non point d'explication ni d'interprétation. Meyer put bien, dans sa réponse, plaisanter Mistral de son enthousiasme et repousser la théorie suggérée d'une tradition provençale originale concernant Roland.

Je ne voulais pas vous prouver, répliqua le poète, que Roland était venu dans nos contrées, mais vous donner seulement les vestiges des légendes introduites jadis dans le Midi à son sujet. Quant à mon enthousiasme il s'applique seulement à la mise en œuvre de tout document qui intéresse ma Provence.

Le romaniste n'en fit pas moins son profit, dans l'édition de *Tersin*, de plusieurs des renseignements que son correspondant lui avait fournis, et se plut à rappeler dans une note la gracieuse pièce *lou Porto Aigo* de son ami. Pour compléter ce commerce cordial de la science et de la poésie, *l'Armana* de 1873 republiait un passage de *Tersin* et annonçait comme un événement provençal la naissance de la *Romania*.

VI

Premières relations de Mistral et Gaston Paris

Au mois de mars 1875, la Société des langues romanes tint à Montpellier un congrès à la fois linguistique et littéraire qui marqua avec quelque éclat l'alliance de la poésie provençale et de la science. Il groupait les plus grands philologues français, ayant comme président Egger (qui partageait cette charge avec Mistral) et comme vice-présidents Gaston Paris, Michel Bréal et Paul Meyer (ce dernier, retenu par un deuil, ne put y assister); parmi les délégués catalans, le célèbre Mila y Fontanals représentait l'érudition auprès des poètes Balaguer et Quintana. Nous ne savons rien des rapports, sans doute momentanés seulement, de Mistral et d'Egger. Pour Bréal, ce fut un partisan déclaré des revendications félibréennes, en particulier de celle qui concerne l'enseignement des dialectes locaux dans les écoles publiques; mais, rendant compte du congrès dans *le Temps* du 7 avril, il se contenta d'en faire une relation précise, sans commentaires. C'est, par contre, de ces

journées montPELLIÉRaines que datent les relations suivies qu'entretinrent pendant longtemps Mistral et Gaston Paris.

A la vérité, ils se connaissaient déjà. Dès 1860, Paris avait publié sur le poète provençal, dans une revue allemande, le *Jabrbuch für romanische und englische Literatur*, un article que Meyer jugera d'ailleurs plus tard assez banal et superficiel. On a vu comment, à propos de la thèse d'Estlander, Paris s'était rangé aux côtés de Mistral. Les deux hommes se rencontrèrent dans la capitale, nous le savons par Gaston Paris lui-même, lors d'un des rares et courts séjours, que Mistral y fit après Mireille. Et nous étions presque déjà amis, ajoute le savant. Mais ce n'est qu'en 1874 qu'il se rendit à Maillane, le jour de Noël, profitant des loisirs que lui donnait la fermeture de la bibliothèque de Carpentras, où il travaillait. Nous avons dîné ensemble au cabaret de la charmante *Bremouno* et l'aimable philologue avait l'air enchanté de sa journée, écrivait, quinze jours après, Mistral à Paul Meyer.

Plus porté que ce dernier à la vulgarisation, Paris avait, par certains côtés, un tempérament de journaliste ou du moins d'essayiste. Sa Visite à Maillane n'avait été qu'une longue *interview* sur l'œuvre de Mistral, les destinées du provençal et le Félibrige. Le congrès de Montpellier lui apportant des renseignements nouveaux, l'article qui, si l'on peut dire, mûrissait en lui, fut bientôt à point. Il parut le 31 mars, dans le *Journal des Débats*, sous forme d'un commentaire à ce congrès. Nous en citerons quelques passages, pour en comparer les jugements à ce qu'un demi-siècle a réalisé.

Après avoir raconté les fêtes auxquelles il venait d'assister, Paris se demandait naturellement si la tentative des félibres avait quelque chance de succès. Et il laissait entendre que non, mais pour des motifs de valeur bien diverse.

— Le genre où Mistral a excellé, écrivait-il d'abord, est, de sa nature, fort limité: il est douteux que l'idiome méridional se prête à une poésie d'un caractère plus général. L'on ne saurait, certes, reprocher à Paris de n'avoir pas deviné alors que Mistral n'était pas seulement l'épique de *Mireille* et de *Calendal*, de n'avoir pas apprécié à leur juste valeur son génie lyrique et sa profondeur de pensée, que seule la publication des *Iles d'Or* et des *Olivades* devait révéler complètement, et de n'avoir pas prévu que le *Poème du Rhône* et les *Mémoires* étendraient les limites de la poésie et de la prose provençales. Du moins doit-on constater que ces œuvres l'ont démenti en prouvant à la fois la diversité du génie de Mistral et la généralité à laquelle peuvent atteindre la langue et la littérature recréées par lui. Il n'avait point tort, par contre, d'assurer que les félibres eux-mêmes, lorsqu'ils sortent du cercle des mœurs et des coutumes populaires ou d'un ordre assez restreint de sentiments, ne pensent et ne peuvent penser qu'en français. Et il se trompait moins encore en écrivant la page qui suit: Une difficulté qu'on ne fait aujourd'hui qu'entrevoir, mais qui deviendrait très grave si les idées des félibres venaient à triompher, c'est celle qui naîtrait de la différence des dialectes. En repoussant le joug de la langue d'oui, les poètes avignonnais ont élevé leur parler au rang de langue littéraire et ils souhaiteraient que tout le Midi l'adoptât comme telle. Mais, naturellement, leurs imitateurs ne l'entendent pas et déjà ne l'entendent pas ainsi: opposant à la langue des félibres le principe même que ceux-ci ont opposé à la langue française, ils proclament l'indépendance absolue et l'égalité littéraire de chaque variété dialectale. Pour moi, bien loin de voir d'un mauvais œil ce morcellement indéfini de la langue d'oc, je trouve dans l'éclosion poétique de ces mille variétés dialectales le meilleur fruit du mouvement félibresque. Chaque province, chaque canton presque donne ainsi sa note particulière dans un concert dont la variété même fait le charme et l'intérêt.

Et pour me placer à un point de vue plus personnel, je dirai que le philologue est enchanté de cette occasion d'étudier des nuances idiomatiques qui se perdraient dans une langue littéraire factice. Il faut espérer aussi que cet amour réveillé pour chaque petite région fera surgir dans toutes, comme il a commencé de le faire sous l'inspiration de Mistral, une riche moisson de contes et de chansons populaires, fleurs précieuses que la science a tant de peine à recueillir. Seulement, si l'on songe aux espérances hardies que nourrissent plusieurs chefs du mouvement, on reconnaîtra que cet épargillement n'est pas de nature à les favoriser. Nous avons déjà vu dans la réunion de Montpellier des indices de ces conflits possibles. On s'évertuait bien à les dissimuler. On répétait sans cesse que tous, Provençaux, Catalans, Cévenols, Auvergnats, Gascons, parlaient la même langue; mais plus

d'un l'affirmait qui n'était pas compris des autres et, en somme, on n'arrivait à bien s'entendre qu'en français.

L'observation était à la fois exagérée et prophétique. Les tendances spéciales du milieu où était réuni le congrès et les directives mêmes de ce congrès devaient faire apparaître dans une lumière grossissante les différences que présentent entre eux les divers dialectes méridionaux. Tout en admirant Mistral, le Languedoc a dénoncé à plusieurs reprises un prétendu impérialisme mistralien qui était simplement légitime fierté de l'œuvre accomplie et désir de mettre la langue d'oc dans les meilleures conditions de résistance. Et Montpellier a vu à plusieurs reprises des sécessions regrettables au propre point de vue de ceux qui les provoquaient et qui ne savaient point s'élever au-dessus de l'amour de leur parler local. De plus, ce particularisme linguistique se renforçait, dans la savante ville qui fut l'un des premiers foyers de la dialectologie française et dans le congrès qui en fut une des premières manifestations, d'un souci de précisions et de classifications, souvent illusoires, constamment en mal de variétés et de sous-variétés. Aussi, pendant que Mistral proclamait l'unité de la langue d'oc, Gaston Paris dut entendre plus d'un auditeur en invoquer, à voix plus ou moins basse, les dissemblances. Or, il était tout disposé à prêter l'oreille à ces protestations et à ces revendications.

Ce n'était point, en effet, la langue ni la littérature des félibres qu'il eût souhaité trouver dans le Midi. Il était alors en pleine effervescence de la théorie fameuse, si vigoureusement combattue par M. Bédier, d'après laquelle la poésie, et spécialement la poésie lyrique, a une origine populaire sur laquelle peuvent nous renseigner les données du folklore, ces fleurs précieuses que la science a tant de peine à recueillir. Comme jadis Adolphe Dumas, il aurait désiré dans le Midi d'humbles chansonnettes spontanées, des contes créés inconsciemment, et il y trouvait la littérature la plus voulue qui soit.

D'autre part, la même curiosité, la même recherche de l'involontaire et du naturel lui faisait déjà, semble-t-il, répugner à la notion d'idiomes gallo-romans s'opposant nettement entre eux. Tandis que l'école classique des romanistes s'attachait à délimiter les frontières des grands dialectes qui se partagent notre territoire, il tendait déjà à ce pointillisme linguistique qui, dans les cartes d'aires, fait disparaître, en une sorte de bruine, des contours naguère trop nettement dessinés. Par là-même, à la langue méridionale, une et consciente, qu'eussent voulu les félibres, il devait préférer l'éparpillement des sous-dialectes.

Cependant, si Gaston Paris était amené par ces dispositions diverses à exagérer les différences présentées par les idiomes de langue d'oc, il n'en est pas moins vrai que la question a été, et est de plus en plus, l'une des difficultés majeures de l'œuvre félibréenne. Les adjurations de Mistral et de ses disciples, un Devoluy, un Sully-André Peyre, n'ont pu rallier la masse des écrivains de langue d'oc non provençaux à l'idée d'une langue littéraire commune à tout le Midi de la France, comme le toscan l'est devenu pour l'Italie, et qui eût été, par droit de chef-d'œuvre, le rhodanien. L'amour du seul parler natal l'emporte le plus souvent, et l'on a vu le directeur de l'un des meilleurs journaux dialectaux du Languedoc recevoir, ou imaginer, une lettre lui reprochant de vouloir imposer comme idiome de Montpellier celui des quartiers de la Chapelle Neuve et de Boutonnet au détriment des droits linguistiques du faubourg de Figuerolles. Depuis longtemps (on le verra par la lettre de Mistral que nous allons citer), les Méridionaux demandent l'enseignement de leurs dialectes à l'école: cet émiettement voulu par beaucoup d'entre eux rendrait leurs vœux difficiles à réaliser.

Au total, Gaston Paris considérait le mouvement félibréen comme un épisode brillant et passager qui n'arriverait pas à constituer une littérature proprement dite. Mais il était trop avisé pour ne pas ajouter aussitôt: — C'est du moins ce qui me paraît le plus vraisemblable. Mais, je le répète, il ne faut jurer de rien. Il y a dans cette question des données tellement complexes que les choses peuvent tourner tout autrement qu'il ne semble.

Il était, par contre, sans hésitations pour affirmer le patriotisme parfait de Mistral et de ses amis. Et, ce faisant, il leur rendait un réel service, car la presse parisienne venait de mettre ces sentiments en doute. Mistral avait eu à repousser ces soupçons injustes dans son discours de Montpellier:

— La France, vous le savez, y disait-il notamment, n'a pas toujours penché la tête sur son cœur endolori; la France, notre mère, a été autrefois reine des nations par les arts de la paix et par ceux de

la guerre. Mais le monde, en ces temps-là, vivait plus naturellement: on ne rougissait pas de son village; on n'avait pas honte de parler comme sa mère; on ne se croyait pas obligé d'écarter le français pour aimer la France!... L'amour de la patrie n'est pas le résultat d'une opinion, ni d'un décret, ni d'une mode. Le vrai patriotisme naît de l'attachement que l'on a pour son pays, pour ses coutumes, pour sa famille... Si nous voulons relever notre pauvre patrie, relevons ce qui fait germer les patriotes, la religion, les traditions, les souvenirs nationaux, la vieille langue du pays et, de province à province, de cité à cité, rivalisons d'étude, de travail et d'honneur pour exalter diversement le nom de France.

Gaston Paris citait ces paroles et commentait:

— Il n'y a aucun antagonisme entre le patriotisme provincial et le patriotisme général: il ne s'agit pas d'être Provençal, Breton, Normand ou Champenois *quoique* Français, mais d'être Français et bon Français *parce que* l'on est Champenois Normand, Breton ou Provençal.

Il concluait à ce sujet: — L'œuvre de Mistral et de ses amis n'a donc, à ce point de vue, que des droits à nos sympathies.

Quelle attitude adopter, se demandait-il enfin, devant le mouvement félibréen?

Le mépriser, le railler serait faire preuve d'une grande inintelligence; le combattre serait extrêmement maladroit. Le plus sage et en même temps le plus naturel est de l'accepter pour ce qu'il est et de le regarder avec bienveillance et, en ne lui marchandant pas la sympathie, de le maintenir dans l'excellente voie où il est resté jusqu'à maintenant.

Et Paris de rappeler, non sans peut-être quelque ironie à l'égard de ces adversaires de Paris qui en avaient reçu tant de faveur, les décorations que la ville avait données à Roumanille et à Mistral et l'accueil qu'elle avait fait à ce dernier.

Ses derniers mots étaient pour souligner la très grande importance des manifestations de fraternité latine que suscitait le Félibrige:

— Il y a là encore un symptôme qu'il ne faut pas négliger et que nous ne pouvons d'ailleurs qu'être heureux de constater. Les faits de ce genre sont plus importants qu'on n'est communément porté à le croire... Combien on en trouverait de semblables ignorés, méconnus ou compris par quelques-uns seulement, à l'origine des grands événements de l'histoire contemporaine!

Si nuancé qu'il fût, l'article, on le voit, n'allait pas sans de graves réserves, et sur des points qui devaient être particulièrement sensibles à Mistral. Aussi Paris, l'envoyant à ce dernier, l'accompagna-t-il d'un commentaire qui devait l'atténuer. Mais l'un des mots préférés du poète était que le diable lui-même porte pierre et il n'aimait pas s'attarder aux critiques et leur donner par là de l'importance.

Aussi répondit-il par des remerciements (15 avril 1875):

— J'ai lu tout chaud, dans un café d'Avignon, le compte rendu dont vous m'adressez aujourd'hui deux exemplaires et je vous dis franchement que je n'avais pas besoin de vos amicales explications pour comprendre tout ce qu'il y a de sympathie pour moi et de bienveillance pour tous dans votre excellent article. Que les restrictions qu'il contient soient dues à l'impartialité de votre analyse ou aux exigences du journal qui les publie, elles démontrent en somme que l'examen fait par vous est très sérieux, et votre appréciation nous fera d'autant plus de bien dans la catégorie des esprits difficiles et hostiles. Merci donc pleinement pour moi et pour la Cause.

Cependant, l'article de Paris le montrait effrayé, malgré toute sa bonne volonté, par les ambitions linguistiques des Provençaux. Et Mistral de le tranquilliser:

— Quant à la crainte de voir dans le Félibrige une sorte de croisade contre le français, soyez tout à fait rassuré. Comme vous (et Bréal) l'avez parfaitement dit à Montpellier, notre petite campagne est défensive, mais jamais offensive. Sauver notre langue maternelle, demander beaucoup pour obtenir quelque chose, arriver, si c'est possible, à permettre aux instituteurs d'enseigner aux écoliers la lecture du provençal après celle du français, en un mot épargner à notre Midi ce ridicule et cette honte de remplacer un idiome historique par un affreux patois mêlé de français et de provençal, voilà ce que nous voulons en fait de linguistique.

C'était présenter le programme du Félibrige de la façon la plus accommodante et avec des mots pleins de modestie.

(Mistral écrira de même, en 1888, à Sarcey:

— Je ne fais que réclamer le respect dans les écoles pour nos pauvres dialectes populaires.) Mais, même dans son opportunisme. Mistral n'abdiquait jamais sa fierté et, après avoir parlé de sa petite campagne, au Parisien bienveillant mais protecteur qui lui avait accordé un certificat de civisme, il écrivait:

— Pour l'accusation de séparatisme; vous avez très bien vu et très bien dit ce qu'il en était. Seulement, je ne vous cacherai pas ce desideratum: la France moderne a subalternisé dans son développement politique et littéraire l'influence du Midi. Mais s'il était prouvé que l'ascendant du Nord est arrivé à sa limite de tension et de production, je ne verrais pas d'inconvénient à ce que l'ascendant méridional apportât à son tour à la France la sève nécessaire pour continuer sa marche au premier rang.

L'article de Gaston Paris n'avait pas révélé en lui, bien que Meyer y ait vu une étude profondément fouillée et presque enthousiaste, un fidèle de la Cause, un chevalier de la Comtesse, mais la bonne volonté qui s'y manifestait devait développer les relations amicales entre le poète et le savant. La correspondance de Mistral nous le montre désormais entretenant Paris des affaires du Félibrige et des siennes propres, lui annonçant la prochaine publication des *Iles d'Or*, dont une pièce était dédiée au romaniste, ou les prochaines fêtes latines de Forcalquier, lui signalant la requête présentée par les frères des écoles chrétiennes d'Avignon pour l'adoption d'un recueil de versions provençales, ou le mettant au courant de ses bâtisses et de ses vues d'avenir.

Je suis actuellement au milieu des maçons, lui écrivait-il le 2 août 1875. Je me fais, comme Pétrarque, bâtir une maison, petite, mais commode et agréable, dans le jardin que vous connaissez, en face des Alpilles. La cage faite, nous serons bien obligés d'y mettre un petit oiseau.

Lorsque le père de Gaston Paris, l'historien de la littérature Paulin Paris, mourut, Mistral envoya à son ami (13 mars 1881) le plus juste et le plus bel éloge funèbre:

— Mourir à quatre-vingt-un ans, dans la foi de ses pères, au milieu des regrets d'une grande famille et de la considération de tous, mourir après l'accomplissement d'une tâche magnifique, en laissant à son fils l'héritage de l'Institut et du Collège de France, n'est-ce pas le couronnement triomphal d'une noble vie?

De son côté, Paris essayait de servir le poète en pressant le peintre Bida d'illustrer *Mirèio*, ce dont Mistral le remerciait sans pouvoir accepter, Eugène Burnand ayant déjà commencé ses études pour cette tâche.

Mais ce n'étaient point cependant entre les deux hommes les rapports étroits de travail qui, à défaut d'une véritable collaboration, unissaient Mistral et Meyer. Ce n'était pas uniquement par boutade que le poète écrivait à ce dernier:

— Soignez-vous pour vous, mais surtout pour la langue

d'oc, car il pouvait dire dans une lettre suivante, au reçu du *Recueil d'anciens textes bas latins, provençaux et français* de Meyer: La langue provençale, grâce à vous se dégage de plus en plus des brumes du passé, et le Félibrige vous remercie.

Et lorsque le romaniste eut donné sa grande édition de la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, Mistral, faisant allusion aux efforts allemands en cette matière, écrivait:

— Les Allemands auront beau faire, vous êtes le grand maître incontesté et incontestable de la philologie et de la science provençales; et si le Félibrige n'est pas emporté par les dernières vagues de ce siècle, il a le devoir de vous élever un monument sur le château de Beaucaire.

Ces rapports étroits de travail allaient être encore développés par la publication du *Trésor du Félibrige*.

Le trésor du Félibrige

Il semble que Mistral ait songé à ce grand *Dictionnaire provençal-français* qui forme le principal titre de son érudition et l'une de ses œuvres maîtresses dès qu'il eut une claire vision de sa tâche de restaurateur de la langue provençale. J'ai dit qu'il y voyait, en 1861, une partie de la mission que Dieu lui avait confiée. En 1874, il écrira y avoir déjà consacré quelque dix ans; la publication achevée, il parlera de vingt ans de travail de nègre. Ces deux dernières indications reportent le début de l'œuvre vers 1862, c'est-à-dire au commencement de ses relations avec Meyer. On peut donc supposer que celui-ci, s'il ne lui donna pas, l'idée de ce travail, l'aida à en arrêter les grandes lignes et la méthode. En tout cas, en août 1863, Mistral en était déjà, d'après une lettre à Gabriel Azaïs citée par M. Ripert, à la moitié du C.

On aimerait savoir comment fut rédigée cette tâche considérable. Mais les indications n'abondent pas.

L'étude de Gaston Paris que nous analyserons plus loin contient cependant à ce propos une page précieuse: Je le vis à Maguelone s'enquérant auprès des pêcheurs, pour son grand Dictionnaire, de tous les termes spéciaux qu'ils pouvaient employer et que peut-être il n'avait pas encore recueillis. Il était là, assis dans le bateau, maniant en connaisseur chacun des agrès, touchant chacune des parties du petit bâtiment, et disant: — Nous autres, chez moi, nous appelons cela ainsi. Et vous? Et les pêcheurs, riants et émerveillés, lui disaient tout leur vocabulaire, et il inscrivait ce qui lui était nouveau. Partout, avec les artisans, avec les laboureurs, avec les pâtres, il faisait la même enquête familière et méthodique.

A côté de ces enquêtes verbales, c'est une correspondance incessante.

Il s'informe de tous côtés, écrit M Ripert; il demande des dictionnaires locaux, des lexiques, des grammaires, des textes, il interroge les félibres de toutes les régions du Midi.

Alphonse Daudet nous l'avait déjà montré assis à une petite table chargée de livres et de dictionnaires. Il est certain que Mistral s'aida de toutes les ressources, d'ailleurs modestes, que lui offrait la lexicologie de langue d'oc. Le *Dictionnaire provençal-français* du docteur Honnorat, lui servit beaucoup sans qu'il ait le moins du monde essayé, comme on l'a prétendu parfois, de cacher ce qu'il lui devait. Mais on le verra aussi citer les glossaires forézien et lyonnais de Gras et d'Onofrio. Enfin, on peut dire qu'il possédait toute la littérature d'oc des derniers siècles, et son dictionnaire montre qu'il avait dépouillé tous les auteurs au point de vue de leurs vocabulaires spéciaux. Et Meyer lui avait appris à mieux connaître les troubadours et à y prendre, au besoin, son bien.

L'excellent érudit et poète provençal qu'est Bruno Durand, assure, au cours de pages pleines de finesse sur *Mistral philologue*, tenir de Paul Meyer lui-même que les deux gros volumes du *Trésor* ont été rédigés sans l'aide d'aucune fiche, Mistral étant, paraît-il, assez sûr de sa mémoire pour ne craindre ni erreur ni omission. Une telle méthode de travail, ajoute-t-il, confond l'imagination. Nous dirions même, comme le faisait le poète, lorsqu'il venait de raconter quelque histoire un peu trop extraordinaire: Ce n'est pas croyable. Certes, il avait une bonne mémoire, et nous en avons donné des preuves, mais le mot de Meyer signifie seulement qu'il n'avait pas l'habitude, rare alors, de ces bouts de papier ou de carton dont nous remplissons aujourd'hui boîtes sur boîtes. Il eût pu annoter des dictionnaires interfoliés, celui d'Honorat par exemple. L'un de ses collaborateurs du *Museon Arlaten*, le regretté M. Dauphin, à qui je dois d'en avoir utilisé la bibliothèque, m'a permis de constater qu'il n'était point dans les habitudes du poète de rien écrire sur ses volumes. C'est tout au plus s'il inscrivait sur les feuillets de garde quelques renvois aux pages qui l'intéressaient. Il n'y a donc plus qu'à supposer qu'il recueillait la matière de son dictionnaire dans des cahiers ou registres où il déversait le contenu de ses carnets de poche. Ces cahiers de travail ont, semble-t-il, disparu comme la plupart de ses manuscrits originaux, auxquels il accordait peu d'importance: l'aspect même des deux feuilles autographes reproduites en tête de la nouvelle édition du Dictionnaire comme appartenant au manuscrit de cette œuvre montre qu'il s'agit seulement de la copie pour

l'imprimeur. Il faut donc renoncer à suivre, dans l'étude des brouillons, le travail de cette pensée puissante et précise.

Le 6 mars 1870, Mistral écrivait à Paul Meyer:

— Je suis à la lettre N du Dictionnaire et suis content de mon travail. Je ne crois pas qu'il laisse beaucoup à désirer. Je profite de toutes vos critiques.

Le 18 juillet de l'année suivante, à la fin de cette lettre astronomique que nous avons déjà citée:

— Ce n'est pas sans volupté que je vais entamer, après cette canicule, la lettre *S* de mon *Dictionnaire*.

Le 6 janvier 1874, il pouvait annoncer à son ami qu'il en avait fini:

— Mon *Dictionnaire* est achevé jusqu'à la dernière lettre. Mais j'ai besoin de compulser encore un certain nombre de livres importants et il me faut une année pour cela. Je compte faire l'annonce de sa publication dans l'*Armana* de l'an prochain et commencer l'impression aux premiers mois de 1875.

Les frères Seguin d'Avignon m'ont manifesté le désir de se charger de cette entreprise, qui exigera une mise de fonds assez considérable. Nous verrons à quelles conditions. Votre venue en Provence dans le courant de l'année ne me sera pas inutile. Vous me conseillerez sur certains détails de l'œuvre, qui me pèse sur le col depuis quelque dix ans et que je veux livrer aussi parfaite que possible.

La chose alla naturellement moins vite, et Mistral dut attendre l'été de 1877 pour s'occuper du lancement de son ouvrage.

Devant, cet hiver, écrivait-il le 16 juin à Meyer, commencer l'impression de mon dictionnaire provençal, je me propose d'en lancer le prospectus dans un ou deux mois. Vous trouverez ci-inclus mon projet d'affiche, et si quelque chose vous choque ou vous paraît à corriger dans tel ou tel sens, vous m'en direz franchement votre avis. Combien aurai-je de volumes? Voilà mon embarras. J'ai un manuscrit d'une cinquantaine de registres pleins. Je suis donc forcé de publier par fascicules à tant la feuille et comme le public ne connaîtra pas au juste le prix de l'ouvrage, cela pourra nuire à la souscription. N'importe, je l'ouvrirai tout de même et, dès que j'aurai cinq cents souscripteurs, je mettrai sous presse.

Une subvention ministérielle eût facilité les choses:

— Comme mon ouvrage ne se refera pas, du moins dans ces proportions, la science philologique aurait un monument digne d'elle. Mais comment s'y prendre pour arriver à un résultat? Autant j'ai été patient et consciencieux pour faire la chasse aux vocables de ma langue, autant je me sens maladroit et insuffisant pour briguer quoi que ce soit.

Et Meyer était prié de s'en occuper.

Tant de services déjà rendus, ou à rendre, à la Cause recevaient d'ailleurs au même moment une consécration.

— Vous avez appris sans doute, continuait Mistral, que nous avons, organisé le Félibrige d'une façon assez sérieuse. Notre statut a été autorisé par le ministère Jules Simon, et notre mécanisme commence à fonctionner. Dans la dernière réunion (20 mai), le *Counsistòri* a élu une liste de *sòci* ou membres correspondants. Vous, y êtes, accompagné de G. Paris, M. Bréal, Emmanuel des Essarts, V. de Laprade, Auguste Barbier et Gounod, pour la langue française. J'espère qu'avant la fin du mois le *cancelié* pourra vous adresser votre *encartamen* (diplôme) et le *Cartabèu* (bulletin annuel). Veuillez agréer ce titre et le faire agréer à vos amis, comme un témoignage de gratitude rendu par les poètes provençaux à ceux qui les ont puissamment aidés à réhabiliter leur langue.

Et cette lettre, d'amitié confiante et de travail, se termine par la note la plus intime:

— Quand vous marierez-vous? Si vous saviez comme on est heureux lorsqu'on rencontre une femme agréable, intelligente et bonne.

Il venait d'épouser la femme au grand cœur et de dévouement constant qui devait être pendant plus de quarante ans sa compagne et veiller longtemps, à Maillane, sur le foyer endeuillé. Et cette confidence d'un cœur amoureux mettait Meyer au rang de ses grands amis, à côté de Roumieux, à qui il écrivait au même moment: Elle est charmante, belle et passionnée pour les choses grandes et héroïques, et de Daudet à qui il annonçait qu'il avait trouvé en elle l'incarnation de Mireille et d'Estérelle.

Meyer fit les démarches et envoya les conseils qu'on lui demandait. Le prospectus qu'il avait reçu de Mistral n'avait pas été sans l'effrayer par sa richesse. Qu'on en juge: *Lou Tresor dóu Felibrige* ou Dictionnaire provençal-français embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne et contenant:

- 1° Tous les mots usités dans le Midi de la France, avec leur signification française, les acceptations au propre et au figuré, les augmentatifs et diminutifs, et un grand nombre d'exemples et de citations d'auteurs;
- 2° Les variétés dialectales et archaïques à côté de chaque mot, avec les similaires des diverses langues romanes;
- 3° Les radicaux, les formes bas latines et les étymologies;
- 4° La synonymie de tous les mots dans leurs divers sens;
- 5° Le tableau comparatif des verbes auxiliaires dans les principaux dialectes;
- 6° Les paradigmes de beaucoup de verbes réguliers, la conjugaison des verbes irréguliers, et les emplois grammaticaux de chaque vocable;
- 7° Les expressions techniques de l'agriculture, de la marine et de tous les arts et métiers;
- 8° Les termes populaires de l'histoire naturelle, avec leur traduction scientifique;
- 9° La nomenclature géographique des villes, villages, quartiers, rivières et montagnes du Midi, avec les diverses formes anciennes et modernes;
- 10° Les dénominations et sobriquets particuliers aux habitants de chaque localité;
- 11° Les noms propres historiques et les noms de famille méridionaux;
- 12° La collection complète des proverbes, dictons, énigmes, idiotismes, locutions et formules populaires;
- 13° Des explications sur les coutumes, usages, mœurs, institutions, traditions et croyances des provinces méridionales;
- 14° Des notions biographiques, bibliographiques et historiques sur la plupart des célébrités, des livres ou des faits appartenant au Midi.

Il y avait là bien des détails étrangers à un dictionnaire qui, pour se conformer au modèle donné par Littré, aurait dû être purement linguistique, et l'œuvre risquait, par cette tendance à l'encyclopédie, de perdre de son unité et de son exactitude. Meyer s'en ouvrit à Mistral.

— Je vous communique, lui répondit celui-ci le 24 août 1877, un premier essai de l'impression de mon Dictionnaire. Il n'y a rien là de définitif.

C'est composé avec les caractères que l'on avait sous la main, et l'épreuve n'a pas été corrigée. C'est surtout comme aspect et détails typographiques que je vous soumets ce premier jet, et je tiens à avoir votre avis là-dessus.

L'énumération de mon prospectus n'est destinée qu'au prospectus. C'est fait pour renseigner les souscripteurs.

Quant aux notices géographiques, biographiques et bibliographiques, que cela ne vous effraie pas. Je ne mets que des indications très brèves, destinées seulement à éclairer le mot. En donnant les noms propres, historiques, géographiques et patronymiques, j'ai voulu seulement donner la forme méridionale de ces mots, histoire de compléter ma nomenclature et d'éclairer ces mots par l'ensemble de leurs congénères.

Je viens de compter les lignes de mon manuscrit: j'aurai, au plus, 1.800 pages comme celle que je vous envoie, c'est-à-dire deux volumes in-4° de 900 pages chacun, à peu près les deux volumes de l'Académie française. Ce n'est pas excessif.

Meyer ne se laissait pas convaincre et Mistral dut se justifier à nouveau, dans une lettre du 29 janvier 1878.

L'énumération que vous blâmez, écrivait-il, n'est que pour le prospectus. Elle ne sera pas dans le titre de l'ouvrage. (Elle y fut néanmoins). Il faut bien intéresser les souscripteurs! Mes radicaux, formes bas latines et étymologies, ne prendront que peu d'espace. Je serai aussi concis que possible. Mais, que voulez-vous? le lecteur demande cela généralement. Je suis certain de faire plaisir à la majorité. Et puis, c'est un travail fait. Quant à mes noms géographiques et de famille, ils ont été insérés parce que, à mon avis, ils font partie très importante de la langue, qu'ils en éclairent très souvent le génie et les règles. Et ensuite, à notre point de vue, il est bon de donner la vraie forme méridionale, actuelle et populaire de ces vocables, généralement écrite sous des formes françaises ou archaïques. Pour mes notices biographiques, ne vous en effrayez pas: les noms, prénoms, lieux de naissance, et dates, voilà tout.

C'était plaider les circonstances atténuantes et tenter de dissimuler à un pur philologue des préoccupations auxquelles il eût été étranger. La vérité est que Mistral a bien voulu faire de son *Trésor* une encyclopédie provençale où tout l'univers et tout le passé de son pays se trouvaient représentés, comme ils l'étaient déjà dans Mireille et dans *Calendal*, comme ils devaient l'être dans le *Museon Arlaten*.

Il demandait à son ami d'annoncer l'ouvrage dans les revues auxquelles celui-ci collaborait. Meyer le fit dans la *Romania* par la note suivante:

— Nous avons reçu le prospectus du Dictionnaire provençal-français que Fr. Mistral va mettre sous presse.

Ce grand ouvrage, fruit de plus de vingt ans de recherches assidues, devra une valeur toute particulière à la connaissance intime qu'a de la langue provençale, dans toutes ses variétés et ses tournures, le grand poète qui l'a composé. Le nom de l'auteur dispense de toute recommandation; le spécimen joint au prospectus permet de juger de l'étonnante richesse et de la bonne disposition du recueil. Ce n'est pas que nous n'eussions à faire quelques objections au plan qu'a cru devoir adopter l'auteur du *Tresor dóu Felibrige*; mais nos critiques porteraient surtout ce qu'il a peut-être admis en trop dans son livre; or ce qui abonde, à coup sûr, ne vicié pas. Nous engageons vivement, etc...

Ce numéro de la *Romania* contenait, d'ailleurs, une autre notice bien faite pour intéresser Mistral. Elle concernait l'essai que certains littérateurs languedociens faisaient alors pour créer un mouvement occitan de nuances politique, historique et régionaliste fort avancées.

— A côté de l'*Armana prouvençau*, y lit-on en effet, il se publie depuis 1877 un almanach intitulé la *Lausetà, armanac dau patriota lati* (*L'Alouette, almanach du patriote latin*), dont l'éditeur, M. X. de Ricard, joint à d'énergiques revendications languedociennes, même à l'encontre des *félibres*, suivant lui trop provençaux, des aspirations très générales à une sorte de pan-latinisme. Il y a bien d'autres tendances dans cet almanach, qui échappe en général à notre appréciation. L'élément populaire et l'élément philologique y tiennent très peu de place.

Cette dernière phrase était une véritable condamnation, qui donnait tout son sens au ton d'extrême réserve et de défiance du reste de la note. C'était, en réalité, une mise à l'index. Or, il s'agissait d'un mouvement qui inquiétait Mistral, toujours en souci de voir le Félibrige détourné au profit de partis politiques, et il s'en était ouvert à Meyer: — Il n'y a aucun danger que nous dévoyions d'un côté quelconque. L'équilibre sera maintenu par les éléments très divers qui composent notre société, qui, du reste, devient vivante de plus en plus.

Le premier fascicule du *Trésor* parut en 1879. Il portait comme seule préface le sonnet que l'on sait, l'un des poèmes les plus émouvants de Mistral, et que nous ne pouvons nous refuser le plaisir de réimprimer ici, ne fût-ce qu'en traduction.

— Saint Jean, la moisson venue, allume ses feux de joie; — Là-haut, sur la crête, le pâtre pensif, — En l'honneur du pays, élève une montjoie — Et marque les pâtis où il passa l'été.

— Moi aussi, labourant et menant dure vie, — Pour la Provence j'ai fait ce que je pouvais; — Et, Dieu m'ayant donné le salaire de ma tâche, — Dans le sillon, à genoux, aujourd'hui, je rends grâce à Dieu.

- En terre, jusqu'au tuf, a creusé mon araire; — Et le bronze romain et l'or des empereurs — Reluisent au soleil parmi le blé qui sort.
— O peuple du Midi, écoute ma harangue: — Si tu veux reconquérir l'empire de ta langue, — Pour t'équiper de neuf, pêche dans ce Trésor.

Pour brève et poétique qu'elle soit, cette préface disait bien ce qu'avait été l'effort de Mistral et ce qu'était son espoir. Le bronze romain et l'or des empereurs, c'étaient ces étymologies, titres de noblesse de la langue, que Mistral avait voulu ajouter à son dictionnaire. Meyer n'était pas toujours très sûr de leur bon aloi, mais il est certain que le poète avait essayé d'atteindre le tuf. Et toute l'ambition de Mistral était dans les derniers vers, reconquête de la langue et remise en usage de toutes ses ressources.

Ce fascicule initial du Dictionnaire fut annoncé par la *Romania* dans les termes les plus chaleureux: La première livraison du *Tresor d'ou Felibrige* de Mistral a paru et justifie tout ce qu'on pouvait attendre de cette œuvre grandiose. L'étendue et l'exactitude des informations y sont également remarquables. Le provençal des bords du Rhône y est pris comme type, mais les formes des autres dialectes y sont aussi, commodément classées, avec indication précise de provenance. Le nombre des locutions, des dictions populaires, des proverbes est plus considérable qu'en aucun autre dictionnaire du même genre.

Dans la *Revue des langues romanes* (1879), le plus ardent et le plus pointilleux des dialectalistes montpelliérains, Roque-Ferrier, était aussi louangeur, tout en affirmant que l'œuvre de Mistral n'annulerait pas les dictionnaires antérieurs de l'abbé Sauvage, d'Honorat et de Gabriel Azaïs.

Il se trouva, par contre, quelqu'un, qui n'était ni philologue, ni particulièrement versé dans les dialectes méridionaux autres que le sien, pour porter, dès les premiers fascicules, le jugement le plus méprisant sur l'œuvre de Mistral. C'était un homme de lettres montalbanais du nom de Mary-Lafon. Bien oublié de nos jours, il avait eu, dès 1835 ou 1840, la louable ambition de vulgariser auprès de ses compatriotes et dans le public de Paris les anciennes gloires littéraires et les coutumes actuelles du Midi. De là des traductions de troubadours et des romans qui manquaient malheureusement, les premières d'exactitude, de science et de critique, les autres d'observation, d'intérêt et de style. Des revendications, à la vérité assez nettes, en faveur de la langue d'oc et de la civilisation méridionale et le patronage condescendant qu'il accorda aux premiers mouvements de la renaissance littéraire provençale l'ont fait considérer récemment comme un précurseur du Félibrige. Mais dans la double carrière où il s'essayait en vain de briller depuis des années, voici que, vers 1860, deux nouveaux venus, Mistral et Paul Meyer, le dépassèrent du premier coup et l'éclipsèrent entièrement. Jaloux de toute supériorité (il méprisait Jasmin), il ne leur en sut point de gré.

Déjà en 1868, dans sa première édition de *Flamenca*, Meyer lui avait consacré quelques lignes assez sèches, et Mistral avait applaudi: il venait de trouver des ressemblances troublantes entre sa *Mireille* et un roman que l'écrivain montalbanais était en train de publier. *Longanime et généreux*, il ne s'était pas plaint publiquement d'emprunts qui, d'ailleurs, ne l'appauvrissaient guère. Vint la publication du *Tresor*. J'avais souscrit, un peu par curiosité, raconta complaisamment, quelques années plus tard, Mary-Lafon, au grand Dictionnaire que Mistral, qui ne doute de rien, publie depuis quelque temps en Provence. L'ayant ouvert, un jour de loisir, il constata dans les deux premières lettres l'absence d'un si grand nombre d'expressions de son idiome et la présence de tant de termes scientifiques entièrement inconnus jusque-là à la langue d'oc qu'il vengea la bonne lexicographie en renvoyant à l'éditeur les fascicules qu'il avait reçus.

Cela lui valut la lettre suivante, du 14 juillet 1880, où Mistral expose très nettement ses principes en la matière:

— Les motifs de votre refus reposent sur une erreur de lecture et un malentendu. Les mots que vous avez crus oubliés... sont tous dans mon Dictionnaire, mais écrits en plus petits caractères, et sous forme de renvois aux formes plus correctes. J'ai pu ignorer certaines acceptations; mais je ne me suis jamais permis de détourner un mot de son véritable sens; je n'ai fait que constater. Quant aux termes scientifiques, j'ai cru devoir les construire, parce que je considère mon idiome comme une langue

vivante et, à ce titre, il ne doit pas plus rester fermé au progrès que les autres idiomes latins. Les paysans parlent une partie de la langue, mais ils ne la parlent pas toute entière; il y a la langue des marins, celle des ouvriers et celle des personnes instruites.

Mistral avait l'indulgence de clore sa lettre par les mots suivants, où il entrait, il est vrai, bien de l'ironie: Quoiqu'il en soit, Monsieur, veuillez bien croire que je ne suis pas blessé par le petit incident qui nous a mis en rapport.

Il en fut récompensé par quelques pages singulières, à la fin d'une *Histoire poétique du Midi de la France* que Mary-Lafon publia en 1882. L'on appréciera en particulier ce passage sur *Mireille*: Au fond, le poème du jeune rimeur de Maillane (Mistral avait alors cinquante-deux ans!) est le développement, en sept cent quarante-huit strophes de sept vers, des amours d'une paysanne et d'un vannier. Le père ne veut pas du jeune va-nu-pieds et la nouvelle Estelle, qui adore son Némorin, court demander la protection des Saintes et meurt d'un coup de soleil, parce que, dans la précipitation du départ, elle a oublié son chapeau de paille.

Et encore:

— De bonne foi, quel intérêt, je vous le demande, peuvent inspirer ce vannier pieds nus, grossier comme ses corbeilles, et cette paysanne rougeauda, brûlés tous deux par le soleil et sentant l'ail et l'huile rance. La littérature est un art qui, sous peine de tomber dans la boue et le fumier, doit chercher ses inspirations dans un autre milieu, en tenant compte des progrès et du raffinement de la civilisation.

Et Mary-Lafon d'opposer à la scène vulgaire qui montre Vincent et Mireille en train de ramasser des feuilles de mûrier l'épisode des cerises des *Confessions* de Rousseau, bien préférable, paraît-il, parce que se passant entre gens plus distingués. Par contre, ce fils de paysan, qu'est, sous la plume de Mary-Lafon, Mistral a le tort d'écrire une langue trop savante et d'avoir pour son idiome de trop vastes ambitions. Et c'est l'incident, rapporté plus haut, du renvoi à l'éditeur des livraisons du *Trésor*.

Il y avait là, pour parler comme M. Thibaudet inspiré de Daudet, une nouvelle attaque du parti Costecalde, qui, on le voit, faisait volontiers montre d'érudition. Meyer avait, si l'on peut dire, mission d'en débarrasser son ami. L'article sur le livre de Mary-Lafon que publia la *Revue critique* du 25 septembre 1882 est un des plus durs et des plus amusants d'une plume qui ne manqua jamais ni d'énergie ni d'esprit. L'exode en est prometteur: On a dit souvent qu'il n'y avait si mauvais livre dont on ne pût tirer quelque profit. Nous croyons toutefois que le livre de M. Mary-Lafon devra être considéré comme l'une de ces exceptions dont on dit qu'elles confirment la règle, car nous ne voyons pas ce qu'on pourrait tirer d'un ouvrage où il n'y a pas un fait nouveau, pas une recherche originale et dont on ne pourrait citer une page qui ne contînt quelque grosse bêvue.

Après avoir cité l'étonnant passage concernant les deux héros de *Mireille* que nous avons rapporté, il note: J'avoue que je ne m'étais jamais représenté Mireille rougeauda ni brûlée par le soleil et j'aime mieux Vincent pieds nus qu'en bottines vernies.

Passons sur le compte rendu (En somme il n'y a dans cette mauvaise compilation pas un fait qui soit exact, pas une idée qui soit juste) pour arriver à la conclusion:

— Le livre aujourd'hui publié date de longtemps, nous dit l'auteur au début de la préface: J'avais dix ans lorsque l'idée m'en vint. Il y est resté beaucoup de la conception première.

On comprend que Mistral, signalant cet article dans *l'Armana* de 1884, ait donné, d'ailleurs justement, de l'éminent philologue et de l'homme le plus compétent sur la question à l'auteur d'une telle exécution.

Cependant, chaque année voyait la publication régulière de plusieurs fascicules du Dictionnaire. En 1883, on en était à la lettre *M*, où l'on pouvait lire:

— Meyer (all. Mayer, roman *maier*, *majer*, plus grand), n. p. Meyer, nom de famille. *Lou roumanisto Pau Meyer*, Paul Meyer, philologue provençal, prof. au Collège de France, né à Paris, en 1840.

C'était là une de ces additions que Meyer avait déconseillées à son ami, mais auxquelles celui-ci tenait tellement et qui, dans sa pensée, devaient faire de son *Trésor* comme un Panthéon des Provençaux, et de leurs alliés. Notons que Gaston Paris n'eut pas cet honneur.

En 1885, l'œuvre était terminée.

— Glorifiez-vous, écrivait Bonaparte-Wyse à Mistral. Vous avez, dans le véritable sens du mot, vécu votre vie. *Aere perennius*, vous avez érigé votre monument durable, et gravé en lettres dorées votre nom sur le cœur de votre Provence... Frère robuste, gigantesque, puissant de vos autres enfants, celui-ci aussi sera *in saecula saeculorum* votre mignon et votre orgueil. Celui-ci aussi, c'est un chef-d'œuvre... Je dis maintes fois à mes enfants, en parlant de vous (et nous en parlons souvent): Voilà un homme qui a fait des choses pyramidales (le *Dictionnaire* est une pyramide) parce qu'il savait suivre, avec une persistance doublée de talent, un seul but.

Et le grand linguiste que fut Bréal: Dans l'avenir, quand on lira d'une part *Calendal* et *Mireille*, et de l'autre Le *Trésor du Félibrige* et les annotations historiques et philologiques de *Calendal*, on se demandera s'il n'y a pas eu plusieurs Mistral, comme il y a eu plusieurs Homère.

Mais un de ces Mistral n'aurait pas été ce qu'il fut, s'il n'avait pas rencontré Paul Meyer.

Tandis que le poète achevait de composer, puis imprimait et publiait son *Trésor*, l'érudit accumulait les éditions d'anciennes œuvres provençales et françaises. Et Mistral avait pour chacune une lettre qui montrait qu'il l'avait lue, une citation dans la chronique de l'*Armana prouvençau*. Les lecteurs provençaux eurent ainsi connaissance de tous les articles publiés par Meyer dans les premières années de la *Romania*, de son *Recueil d'anciens textes bas latins, provençaux et français*, de son *Rapport de l'état actuel de la philologie des langues romanes* (1874), de son édition de la Chanson de la croisade des Albigeois (1875). Ils surent, en cette dernière année, qu'un prix avait été accordé par l'Académie des Inscriptions au provençaliste Paul Meyer pour ses études sur les dialectes de la langue d'oc ancienne; en 1882, que l'illustre provençaliste a reçu mission du ministère de venir faire des recherches dans les archives du Midi (Attendons-nous, ajoutait Mistral, à voir notre héritage littéraire enrichi encore plus par ce vaillant *troubaire*); et en 1885, que le grand provençaliste Paul Meyer, *sòci* du Félibrige, a reçu de l'Institut le prix de 20.000 francs pour ses travaux sur les troubadours (ce prix qui valut au savant, sans autre raison qu'une erreur sur l'origine de son nom, les attaques inconsidérées d'un pamphlétaire). L'année précédente, Meyer avait publié le beau roman médiéval de Girart de Roussillon. Il avait dédié le volume à Mistral et celui-ci lui répondit (2 mars 1884):

— J'ai lu et dégusté page à page votre traduction de Girart de Roussillon et le travail immense qui l'accompagne. C'est bien l'œuvre de toute une vie et l'œuvre d'une conscience âprement attachée à la découverte d'un monde disparu. Vous élucidez avec une sagacité merveilleuse et vous révélez la vie et l'éclat d'une des périodes les plus obscures de l'histoire. Le poète lui-même est un des plus grands, des plus nationaux de notre Moyen Age. Quelle héroïque barbarie! Quel cycle de fer! Quelles batailles formidables! Quels preux tout d'une pièce! Comme on les voit terribles, raides, inexorables et naïfs dans leurs armures éclatantes! Et puis, parfois, dans ces ténèbres sanglantes, une échappée d'émotion humaine, un épisode simple et touchant. Les poètes modernes se battent parfois les flancs pour reconstituer une scène de ce passé noir, mais le voilà tout vif et tout brandi, ce passé incroyable! Aucune histoire n'en apprend autant que les tirades nerveuses de ce poème austère. Vous avez bien mérité de l'histoire et de la poésie, autant que de la science linguistique. Je vous suis très reconnaissant pour la dédicace. Mon nom est inscrit là sur une pyramide d'airain.

En même temps se développaient les rapports de Mistral et de Gaston Paris. Celui-ci envoie à Maillane sa *Littérature française du Moyen Age*, qui lui vaut coup sur coup deux lettres, du 28 et du 29 juin 1888.

Ce manuel d'ancien français, écrit d'abord Mistral, est un enseignement suprême, une quintessence de l'histoire. En le lisant, on voit s'irradier, en or et en argent, l'auréole et le nimbe de notre vieille France, restituée et rajeunie par une science sympathique. Très intéressante aussi votre lecture sur les *Parlers de France* et excellents tous vos conseils. Je crois en avoir mis en pratique une bonne partie dans mon *Tresor dóu Felibrige*, en constatant les formes et l'emploi moderne de plus de

100.000 mots, en notant et comparant les variantes, en consignant (pour la première fois) la prononciation locale des termes géographiques et la forme des adjectifs ethniques, etc... Croirait-on, par exemple, que le village provençal de Belcodène est prononcé *Brecouedo* par les indigènes, Joyeuse (Ardèche) *Jueso*, Evenos (Var) *Ebro*, Gemenos (Bouches-du-Rhône) *Gèmo*, etc....

Le lendemain, Mistral reprend la plume pour proposer à Gaston Paris, à propos du groupe de chansons de geste que l'on nomme le cycle méridional ou de Garin de Monglane, des identifications inspirées par la toponymie des environs de Saint-Rémy. C'était un peu la réédition de la lettre sur Roland en Provence qu'il avait envoyée à Meyer et que celui-ci avait taxée d'enthousiasme excessif. Il allait même jusqu'à ajouter un post-scriptum pour citer l'autorité de notre prophète Michel de Nostradame auquel il ne voulait décidément pas renoncer: Paris n'avait peut-être pas contre cette famille l'hostilité farouche que lui portait Paul Meyer!

Mais l'histoire du *Trésor du Félibrige* n'est point tout à fait terminée. L'Académie française avait accordé à Mistral en 1861, une récompense sur le prix Montyon pour *Mireille*, et en 1884 le prix Vitet pour son récit médiéval de *Nerte*. Le grand travail d'érudition qui lui avait valu l'approbation des plus hautes sommités de la linguistique française méritait sans doute lui aussi une distinction académique, et plus importante. C'était l'avis de Mistral. Ce fut aussi celui de Paris et de Meyer, tous deux membres de l'Académie des Inscriptions. A leur instigation, le poète posa sa candidature, en 1890, au prix Jean Reynaud, destiné à récompenser le meilleur travail rentrant dans les spécialités de la Compagnie publié pendant les cinq dernières années. Les lettres de Mistral à Paris, et celles que le fameux chancelier du Félibrige, Mariéton, renseigné par Meyer, envoyait à Maillane permettraient de raconter par le menu toute cette candidature, depuis l'envoi des exemplaires du Dictionnaire à Renan, *Maspéro*, Delisle et Boissier par l'intermédiaire du concierge de l'Institut (qui, grand seigneur de portier de la gloire, refusa de faire la commission) jusqu'aux remerciements et aux félicitations finales.

Au moment de la discussion des titres des candidats, Meyer et Paris intervinrent chaleureusement et leur avis emporta le prix, le 28 mars, au second tour, par 27 voix sur 43. Le lendemain, Mistral écrivait à Paris:

— Les dépêches triomphales pleuvent sur Maillane depuis hier, et le poète, heureux, élève sa couronne devers le brave cœur de Gaston Paris et de Paul Meyer.

Je n'ai eu encore que des détails télégraphiques, mais, d'après plusieurs auditeurs, vous avez emporté la victoire de haute lutte, en chevaliers de la Provence et de la belle Maguelone. J'espère, dans un mois, lors de l'apparition de Madame Jeanne, comtesse de Provence, sous forme de tragédie provençale, avoir le bonheur de vous embrasser à Paris.

Et à Mariéton, le jour des Rameaux: — Voilà donc, par l'influx de sainte Estelle, un nouveau pas vers l'Ascension. Il me fallait de l'argent pour un journal rêvé et le bon Lyonnais J. Reynaud, par l'intermédiaire glorieux de l'Institut de France, m'envoie de l'autre monde 10.000 francs. Il y a ça de joli que je ne me suis jamais moins occupé d'une chose que de l'obtention de cette *joie*. Il a fallu l'amitié et l'intrépide initiative de Meyer et de G. Paris pour me valoir cette Toison d'or. Un autre brave homme qui, dans cette bataille, s'est affirmé mistralien et archi-mistralien, c'est le Normand Léon Gautier, de l'Académie des Inscriptions... Parmi les autres membres de l'Académie des Inscriptions qui en cette occurrence m'ont écrit leur sympathique estime, il y a MM. Deloche, Delisle, G. Boissier (très gentil), Perrot, Daubrée, Longnon, Hervé, Renan (charmant), Luce (très chaleureux)... Mais Paris et Meyer sont des braves. Comment diable veut-on que je n'aime pas la *grand ville*?

On aura remarqué l'allusion à l'emploi que Mistral voulait faire du montant de son prix.

— Mistral, nous dit M. Thibaudet, se considéra toujours comme simple dépositaire des prix académiques qu'il put recevoir. Il les consacra tous à la seule gloire de la Provence, depuis le premier, deux mille francs, que sa mère lui suggérait d'employer à tapisser la maison du Lézard, laquelle en avait grand besoin (Non, mère, répondit-il, c'est de l'argent sacré, venu de la poésie, et qui doit retourner à la poésie) jusqu'au prix Nobel, grâce auquel il put loger le *Museon Arlaten*.

L'argent du prix Reynaud fut donc consacré à la fondation du journal *l'Aiòli* qui devait, à partir du 7 janvier 1891, porter trois fois par mois au peuple de Provence la bonne parole félibréenne. Et pourtant ç'eût été le seul bénéfice que le poète aurait retiré de la publication du *Trésor*, qui s'était clôturée, d'après une lettre de 1887 citée par M. Bruno Durand, sur un déficit de plusieurs milliers de francs.

VIII

Gaston Paris historien et exégète de Mistral

L'attribution au *Trésor du Félibrige* du prix Jean Reynaud, consécration de l'activité érudite de Mistral, en marque aussi la fin. Bien loin de briguer ce fauteuil à l'Académie des Inscriptions que réclamaient pour lui la *Revue des langues romanes* et plusieurs journalistes parisiens (Alphonse Daudet aurait voulu lui voir attribuer à la fois, à l'Académie française, celui d'un poète et celui de Littré), Mistral, déjà vieux et suffisamment occupé par la publication de *L'Aiòli* et du *Poème du Rhône* et par la réunion des premières collections du *Museon Arlaten*, semble se désintéresser de la linguistique. *L'Armana prouvençau*, dont il n'écrit plus la Chronique, ne contient plus à partir de 1890 ces listes des ouvrages scientifiques récents concernant la vieille langue d'oc qui en faisaient comme une dépendance de la *Romania* et de la *Revue critique*. En même temps, les rapports de Mistral avec Paul Meyer semblent se relâcher au point que les lettres du poète au romaniste qui nous ont été conservées deviennent désormais rares.

S'il en va autrement de ses relations avec Gaston Paris, elles sont surtout défrayées par l'activité de vulgarisateur et d'essayiste de ce dernier, et en particulier par la grande étude qu'il consacra à Mistral, en 1894, dans la *Revue de Paris*. Ce travail, l'un des meilleurs du genre, a eu un grand retentissement (le représentant de l'Académie française, M. de Voguë, le citait lors de l'inauguration de la statue du poète, à Arles). Les lettres de Mistral qui y ont trait en forment le commentaire le plus riche et, chemin faisant, précisent utilement maint point de la vie et de l'œuvre de leur auteur. Il est curieux que la publication, ou plutôt même la composition de cette étude presque enthousiaste au dire de Meyer ait été précédée et peut-être provoquée par une petite escarmouche entre Mistral et Paris, qui avait montré ce dernier fidèle, en ce qui concernait la langue d'oc et le Félibrige, à ses réserves de 1875. Interviewé par un rédacteur de l'*Echo de Paris*, Gaston Paris l'avait entretenu de la grande carte linguistique de la France à laquelle devait travailler, sous son inspiration, la *Société des parlers français*.

Cette carte, lui faisait-on dire, a pour but de démontrer qu'il n'y a qu'une seule langue en France: le français; qu'il n'y a pas, comme on le croit, un provençal, un catalan, un basque, mais une langue unique qui a subi des modifications, des altérations suivant les climats, les latitudes et surtout la phonétique des différentes provinces.

Cette négation de l'existence même de leur langue, et par l'une des plus hautes autorités en la matière, émut vivement les félibres. Bien souvent, Mistral avait eu à lutter contre l'erreur courante d'après laquelle le provençal ne diffère du français que par quelques terminaisons et quelques idiotismes. Lui-même raconte que, siégeant comme juré aux assises d'Aix, il entendit le président déclarer n'avoir nul besoin, quoique étranger au pays, d'un interprète pour en comprendre le patois, prétention que réduisit aussitôt à néant le premier témoin appelé, un montagnard à l'idiome pur de toute contamination française. L'un des exégètes de Mistral, M. Coulon, veut même que l'auteur de *Mireille* et de *Calental* ait, dans ses traductions, volontairement rejeté les expressions qui eussent trop accusé la parenté des deux langues. C'est parce que Paul Meyer rendait au patois de Provence sa qualité de langue historique qu'il avait conquis l'amitié du poète. Et c'est aussi parce que celui-ci connaissait les idées de Gaston Paris, que, sans se demander plus longtemps si elles avaient été bien traduites, il s'empressa de répondre, et assez sèchement:

— La thèse soutenue par mon ami Gaston Paris, écrivait-il au *Journal*, n'a rien qui mérite une réponse félibrenque. Prouver par l'étude des dialectes que tout se rattache en France à la langue française, rien de plus aisé. Et sans se donner grande peine, en prenant pour type central la langue de Provence, il serait facile d'établir que la France, l'Italie et l'Espagne ne parlent qu'une seule langue, la langue provençale. Tous ces dialectes se tiennent les uns aux autres et sont tout simplement l'épanouissement naturel de la vieille langue latine.

Une note analogue paraissait, à l'usage des Provençaux, dans *L'Aiòli* du 7 avril. Paris s'émut et écrivit à Mistral. Le journal *l'Echo de Paris* avait trahi ses idées: ce qu'on lui faisait dire du français, il l'avait dit du latin. Mistral put désavouer à son tour l'entrefilet du *Journal* et mettre tout au compte de l'émotion de certains provençalisans. Le numéro du 7 mai de *L'Aiòli* leur apporta l'apaisement avec la lettre rectificative de Gaston Paris.

Ce petit incident est très caractéristique de la grande habileté que Mistral mettait dans ses rapports avec les hommes. Il disait (ou faisait entendre) nettement ce qu'il avait à dire, mais se gardait de rompre inutilement les ponts. Les lettres qu'il écrivit à ce sujet à Paris sont aussi gentilles que possible. Il désavouait la note du *Journal* (qui a trahi mes idées comme *l'Echo de Paris* fit pour les vôtres), prenait à son compte, tout en le traitant de petit article anodin et *galejaire*, celui de *l'Aiòli* et ajoutait: — Je regretterais que le journal provençal *L'Aiòli* vous ait été supprimé, car j' ai plusieurs fois mentionné vos très intéressantes et savantes publications, celle entre autres sur Jaufre Rudel.

Et quelques jours plus tard (26 avril): — L'émotion produite ne doit pas vous étonner, étant donné l'autorité de votre nom. Mais à quelque chose malheur est bon, car ce sera autant de réclame pour la *Société des Parlers de France*. Merci pour votre lumineux travail sur *Les parlers de France*, que j'approuve absolument.

Esprit sensible et délicat, Gaston Paris crut sans doute devoir une réparation au poète. Un de leurs amis communs, James Darmsteter, le pressait d'écrire sur lui une étude dans la *Revue de Paris* qu'il dirigeait. Paris se décida à la rédiger à la faveur des vacances et demanda à Mistral de le documenter sur sa vie et son action. Celui-ci lui fit adresser les livres nécessaires par Madame Roumanille et lui envoya les discours qu'il avait prononcés comme *capoulié* du Félibrige.

Vous y trouverez peu ou prou, écrivait-il, le thème de notre évangile félibréen, tel que je l'ai prêché ma vie durant... En somme, je crois que la moisson mûrit et que les idées, qu'on croyait archaïques et réactionnaires, deviennent de plus en plus celles de la jeunesse et de l'avenir.

(Mistral pensait là certainement à l'adhésion enthousiaste que lui avaient récemment apportée, au nom des jeunes, la Déclaration des félibres fédéralistes de Maurras et Amouretti et un discours du poète Marius André).

Comme il y était invité, Gaston Paris envoya à Maillane un long interrogat. Mistral y répondit amplement en deux lettres du 15 et du 29 septembre 1894, pleines de précisions intéressantes sur sa vie et sur son œuvre. Cueillons-y ce qui ne fut pas utilisé par Paris.

Le *capoulié* du Félibrige n'est élu que pour trois ans. Après des réélections successives, qui m'ont tenu longtemps à la présidence de cette association, je jugeai opportun de ne plus accepter cette charge,

1° pour fermer la bouche à ceux qui disaient que, Mistral absent, le Félibrige ne marcherait plus;
2° forcer à habituer nos rouages à fonctionner régulièrement sans acceptation de personnalité.

... Publication de mes mémoires, recueil de contes ou de morceaux de prose, tout cela est remis à des temps où j'aurai le loisir de m'en occuper. Je suis maintenant obsédé par un nouveau long poème sur le *Rhône et son ancienne batellerie*. Cela m'intéresse et me tient beaucoup. C'est toute une existence fluviale, absolument disparue, à reconstituer. J'ai été vivement frappé de cela dans mon enfance. Et puis le Rhône est un Dieu!

J'ai reçu l'étymologie de *félibre* par M. Jeanroy: *felibrés*. Cette supposition est aussi plausible que celle de *jiledraiox* qui, d'après la grammaire hébraïque de Chevalier, a longtemps désigné les docteurs de la loi dans les synagogues. Les juiveries provençales ne m'ont-elles pas donné le nom de Nerto (Esther) et, très probablement celui de *Mirèio* (Miryam)?

Le récitatif où je puisai le mot *félibre*, récitatif que je possède écrit, me fut fait par la vieille Martoun Varo (Marthe Vare), pendant l'olivaison, au milieu de neuf ou dix autres personnes qui avaient l'air de le savoir aussi. La même oraison, avec le même *félibre*, me fut donnée vers la même époque (1849) par le surveillant d'une filature de soie qui se l'était fait dicter par des jeunes filles d'Eyrague. La vieille Martoun, elle, était de Maillane, ce qui prouve que le vocable s'était transmis dans plusieurs localités différentes.

Gaston Paris avait envoyé à son ami quelques passages de l'étude en préparation, et notamment le suivant, à la fin de la première partie: Quoique Mistral soit sensible autant que n'importe quel artiste à la gloire d'avoir créé de belles œuvres et au plaisir de les voir appréciées, j'affirme sans crainte de me tromper que se qui le rend surtout heureux, c'est la pensée que son succès peut contribuer au triomphe futur de l'Idée à laquelle il a voué sa vie; pour assurer ce triomphe, il serait capable d'immoler sans hésitation, sacrifice presque inhumain, sa renommée personnelle.

Et Mistral de commenter:

— Votre conclusion est tout à fait juste. Je n'ai jamais travaillé ni chanté pour la gloire. Ma vraie muse a été une passion extraordinaire pour ma race, ma langue, mon pays; c'est pour les relever, les sauver, les glorifier, que je me fis poète, glossateur, grammairien, propagandiste, etc., et je me suis répandu ainsi, ma vie durant, dans une foule d'articles anonymes ou pseudonymes destinés à chauffer les coeurs.

Le 3 octobre, alors que la première partie de l'étude avait déjà paru dans la *Revue de Paris* (mais il ne l'avait pas encore), Mistral écrivait à Gaston Paris une seconde lettre uniquement consacrée à lui prouver que sa langue et sa poésie étaient entendues sans difficulté par le peuple.

C'est une erreur absolue (contre laquelle les félibres ont toujours dédaigné de protester) de croire que notre poésie n'est compréhensible au populaire qu'en partie. Nous sommes au contraire les poètes de France et d'Europe les plus rapprochés de la compréhension populaire, chose que nous démontrons depuis quarante ans dans toutes nos fêtes. Nous ne faisons, pour ainsi dire, que du plein air et du plein soleil. En 1859, je fis la lecture du premier chant de *Mireille*, encore inédite, devant deux mille Marseillais (ouvriers et gens du port) dans l'ancienne église Saint-Cannat. Pas besoin de mentionner les applaudissements. La même année, je lus des morceaux du même poème (la Ferrade de Magali) devant un public populaire, à Nîmes, et ce fut une frénésie. J'y fus couronné en compagnie de Roumanille et d'Aubanel, par l'excellent Reboul. En 1868, à Saint-Rémy, debout sur le socle du monument de Marius, je lus devant quatre mille paysans une Ode aux Catalans, en présence d'une ambassade catalane à laquelle nous faisions fête et de vingt à trente littérateurs en renom de Paris, qui n'en revenaient pas de voir la communion de langue et d'idées qu'il y avait entre nous et ces primitifs. Communion qui a été du reste constatée à nouveau dans tous les journaux de ce mois d'août, à l'occasion des fêtes d'Orange.

A ces mêmes fêtes, où le public me fit spontanément et à l'improviste une ovation des plus émouvantes, je dînais un soir dans une auberge populaire avec quatre ou cinq poètes ou reporters; il n'y avait aux autres tables que des paysans et des ouvriers. Au moment où je me levais pour sortir avec mes amis, ces braves gens, qui m'avaient reconnu, entonnèrent en chœur mon *Hymne au Soleil*. Le reporter E. Comte, qui était là, a raconté la chose dans *l'Echo de Paris*. Du reste, les dix mille exemplaires de *l'Armana Prouvençau* (chiffre qui indique cinquante mille lecteurs au moins) qui se vendent chaque année démontrent la popularité de notre langue littéraire, car dans ce petit livre, qui a quarante ans de date, les poésies les plus élevées sont publiées et tout y est correct en perfection, et il n'y a pas de traduction en face. En août 1891, lors de la tournée des Félibres et Cigaliers au Martigues, devant tous les pêcheurs de cette Venise provençale, l'acteur Duparc, de l'Odéon, fils lui-même du Martigues, déclama le quatrième chant de *Calendau*, tout hérisse de mots techniques particuliers aux pêcheurs et marins de nos côtes. Je fus émerveillé moi-même du succès de ce long fragment, écrit dans tout le purisme de notre langue littéraire (voyez *L'Aïoli* du 17 août 1891). Ajoutez à ces exemples les discours que nous prononçons annuellement devant le public de n'importe quelle ville du Midi. J'aurais voulu vous voir assister à l'effet produit par Cl. Hugues disant au peuple d'Avignon, au pied du monument de Roumanille, son ode pindarique *A la*

Prouvènço! P. Meyer pourrait vous attester qu'en Catalogne nous ne parlions au public qu'en provençal félibréen et on nous a toujours compris.

Bientôt après le premier article de Gaston Paris arrivait à Maillane. Mistral l'en remercie (8 octobre) par l'une des plus jolies lettres de sa correspondance:

— J'ai savouré page à page la magnifique étude que vous venez de publier à mon *laus* dans la *Revue de Paris*. Cette statue charmante que vous me dressez dans la gloire (car vous êtes des rares qui peuvent ouvrir ce métal) est le couronnement des centaines d'articles qui ont plu sur mes gerbes depuis les fêtes d'Orange. J'ai lu quelque part que les Grecs reconnaissaient pour demi-dieux les hommes que le destin avait favorisés. Le bonheur de vous avoir eu pour ami, comme celui d'avoir eu Lamartine pour patron, n'aura pas peu contribué à répandre autour de mon œuvre cette sympathie radieuse qui fait resplendir un nom. Pardonnez-moi de parler ainsi de moi. Je le fais simplement comme s'il s'agissait d'un autre, et je le dois du reste pour vous remercier de m'avoir si bien deviné. Mariéton, qui est à Amphion chez la princesse de Brancovan, m'écrit: Les constatations de la portée sociale du Félibrige, qui figurent dans le premier article de Gaston Paris, si important de par l'autorité de son auteur, constatations renouvelées de son article célèbre aux *Débats* de 1875, mèneront grand bruit par le monde, si j'en juge d'après ce qu'on m'a écrit et ce que les visiteurs cosmopolites et les hôtes d'Amphion en pensent. J'attends, avec l'impatience d'un fiancé, la suite de cette idéale fête que votre amitié me donne.

Cette statue charmante que vous me dressez dans la gloire... L'expression qualifiait heureusement les premiers chapitres de l'étude de Paris, uniquement consacrés à la personnalité même de Mistral et pleins de sympathie et d'admiration.

Cependant une seconde lecture y révélait au poète des détails erronés, et certaines de ces erreurs pouvaient avoir leur importance. Il les signala à Paris en une nouvelle lettre (du 22 octobre) qui débute par de délicats regrets sur le décès de l'excellent James Darmsteter, âme d'élite, qui venait de mourir quelques jours après la publication par sa revue de l'article dont nous nous occupons. Ces rectifications, Mistral ne les envoyait pas à son ami pour le seul profit de celui-ci, mais en vue de corrections postérieures. Or, l'étude fut bien réimprimée (dans le recueil *Penseurs et Poètes*), mais l'auteur n'y changea rien. Il est d'autant plus intéressant de signaler ici les amendements que Mistral y avait proposés.

Paris avait emprunté son début au récit de la visite faite par lui au poète en 1872: Je ne le trouvai pas à sa maison, racontait-il, et l'on me dit qu'il était sûrement soit au café de la place, soit sur la place elle-même à se promener; seulement, je devais bien prendre garde à ne pas me tromper de côté: à droite se rafraîchissaient ou se promenaient les Maillanais conservateurs et catholiques, à gauche les Maillanais libres-penseurs et radicaux; d'ailleurs les premiers portaient tous une cravate bleu foncé, les autres une cravate bleu clair. Je m'avançais, non sans quelque hésitation, au milieu de la petite place rectangulaire... qu'arpentaient gravement deux files de promeneurs en habits du dimanche. Le côté du soleil appartenait en ce moment aux partisans du trône et de l'autel et je reconnus bientôt parmi eux la noble taille et la belle figure du poète que je cherchais.

Mistral rectifie: Les Maillanais royalistes portaient la cravate verte et fleur de lysée; les républicains, la cravate ou la ceinture écarlate.

Minutie, sans doute; mais c'est précisément à cause de leur cravate verte que l'on appelait les légitimistes, en Provence, les verdets, et quelle singulière idée de donner aux rouges les couleurs de la Vierge, au lieu de la taiole écarlate que Mistral avait lui-même portée en 1848!

Il y avait plus grave, et le poète le note:

— Le côté où je me promenais (d'après votre mise en scène) devait être entre les deux cafés rivaux, c'est-à-dire sur la terrasse du calé de l'Union, où fréquentent les modérés du pays.

On aura remarqué le mot de mise en scène: il laisse supposer que toute l'anecdote a été inventée à loisir par Gaston Paris, pour le plaisir d'un tableau de genre, un peu à la manière de *Tartarin de Tarascon* ou des *Lettres de mon Moulin*. Les cafés républicains et les bars radicaux-socialistes du Midi provoquent ordinairement le sourire des touristes étrangers au pays. Mais le fait est que Maillane avait trois cafés d'opinion, et non deux, et que c'est devant ce troisième café oublié par Paris que Mistral se promenait, qui se fût promené, plutôt, si la scène avait été authentique.

Plus qu'inexactitude matérielle, il y avait là, aux yeux de Mistral, erreur psychologique et politique. L'historiette de Gaston Paris le classait parmi les conservateurs. Or il se refusa toujours à se laisser embrigader dans une faction quelconque, fût-ce celle à laquelle appartenait ses proches et à laquelle il donnait ses votes à Maillane. Il pouvait bien être, par respect des traditions et culte du foyer, conseiller municipal royaliste, mais c'était attitude individuelle et locale, et qui n'intéressait pas son œuvre. D'une manière générale, il était pour, l'union entre Provençaux, entre Français et fréquentait le café qui en portait le beau nom.

Rien n'était à corriger des pages suivantes, où Paris présentait fort poétiquement la campagne de Maillane et en mêlait l'évocation à celle des ambitions qui avaient dirigé la vie de Mistral. Rien à dire non plus de l'esquisse qu'il faisait des jeunes Maillanaises, mais il s'était trompé en attribuant des cheveux roux à l'admirable fille qui, au Petit Saint-Jean de Graveson, lui avait récité le sonnet enflammé qu'Aubanel venait de faire pour elle: elle était, en bonne Provençale, brune.

D'une importance particulière sont les rectifications faites par Mistral aux passages où Gaston Paris, sur la foi de l'un des historiens du Félibrige, Ludovic Legré, le montrait attiré dans sa jeunesse par la poésie française et ne se consacrant à la langue d'oc que sur les exhortations de Roumanille.

L'idée d'employer à la poésie la langue de son enfance, avait écrit Paris, ne paraît pas lui être venue spontanément et ne s'imposa pas tout de suite exclusivement à lui lorsqu'elle lui fut suggérée.

Et plus loin:

— En 1845, sainte Estelle, qui devait être, comme on sait, la patronne du *Félibrige*, envoya Roumanille comme professeur dans la petite pension d'Avignon où Mistral s'essayait à traduire ou à imiter en vers français Théocrite et Virgile... vous ferez, lui dit-il, un poète français estimable, mais que n'essayez-vous d'écrire dans notre cher parler de S. Rémi? vous pourriez y être bien plus librement et profondément vous-même?

Ces affirmations ont été reprises récemment. Mistral les repoussa sans aucune réserve.

— Etudiant en droit, répond-il, je composais des vers Français, mais surtout des vers provençaux. L'allégation de Legré me faisant publier des vers français sous un pseudonyme est erronée. La seule poésie française que j'aie publiée est une sorte d'ode enthousiaste pour la République, que je donnai en 1848 à un journal d'Avignon et signée de mon nom. La politique étant de langue française, je chantais logiquement. Heureusement le poème de *Mireille* m'empoigna et me sauva de la politique; sans cela je devenais député, et je perdais ma vie.

Mais j'avais fait des vers provençaux dès l'âge de treize ou quatorze ans. J'ai encore inédit un poème en quatre chants sur les *Moissons* ébauché avant mes relations avec Roumanille et terminé après ma sortie du collège. Ce brave ami m'invita à continuer et, sans vouloir diminuer ce que je lui dois, il fut pour moi plutôt un camarade qu'un maître. Plus jeune et plus près de la source, j'étais resté plus paysan que lui. C'est ensemble et de concert que nous établissons les bases de la réforme linguistique et orthographique qu'il appliqua le premier dans ses *Margarideto*. C'est en provençal que j'imitais et traduisais Théocrite et Virgile. Le conseil que vous mettez à mon adresse dans la bouche de Roumanille est donc une supposition. J'étais plus *enragé* que lui et les dix pièces publiées dans les *Provençales* (1852) et que je n'ai pas rééditées dans mes *Iles d'or* en sont la preuve. Vous y trouveriez un accent de provençale intransigeance qui fut la première étincelle du Félibrige.

Une dernière rectification enfin. Elle portait sur l'affirmation par Gaston Paris de l'existence d'un jeune félibrige d'accord avec l'ancien groupe sur l'*Idée*, mais séparé de lui surtout par des opinions politiques et religieuses tout autres. On a déjà vu quel soin Mistral mettait à tenir son mouvement éloigné des querelles politiques. Il en était de même des discussions religieuses. Catholique, au moins de sentiments et de tradition, il aura dans ses *Mémoires* des passages émus sur les souvenirs vaudois, huguenots ou hébraïques en Provence et comptera parmi les protestants méridionaux quelques-uns de ses meilleurs disciples et en particulier celui qui fut le capoulié suivant son cœur, Pierre Dévoluy. Il devait donc lui déplaire qu'on représentât le Félibrige comme divisé par des dissensions politiques et religieuses.

— Chacun, répond-il, y pense, y écrit, y agit librement, et, dans nos banquets, le R. P. Xavier s'y assied bravement à côté de n'importe quel libre-penseur. Nous n'avons tous qu'un but: conserver ou sauver la langue, les traditions, les coutumes, la couleur du Midi.

En conclusion, comme riposte à une phrase assez singulière où Paris remettait à l'avenir le soin de dire si l'Idée mistralienne, l'épée pressée par l'auteur de *Calendal*, à l'instar du tyrannicide athénien, sous une guirlande de fleurs, n'était qu'une batte ou si elle avait le tranchant qui frappe et sépare, cette fière déclaration: — Nous nous battons peut-être contre un courant invincible. Mais nous avons la joie et nous aurons l'honneur d'avoir consacré notre vie à un très noble rêve.

Il semble que l'on entende déjà la strophe si noblement détachée de toute réalisation humaine de L'Archétype, dans les *Olivades*:

*Basto: pèr iéu, sus la mar de l'istòri,
Fuguères tu, Prouvènço, un pur simbèu,
Un miramen de glòri e de vitòri
Que, dins l'oumbrun di siècle transitòri,
Nous laisso vèire un eslùci dóu Bèu.*

(Il suffit: pour moi, sur la mer de l'histoire, — Tu fus, Provence, un pur symbole, — Un mirage de gloire et de victoire, — Qui dans les ténèbres des siècles transitoires, — Nous laisse voir une éclaircie de la Beauté.)

La seconde partie de l'étude de Paris, consacrée à la langue et à l'art du poète de Maillane, parut le 1er novembre.

Voilà enfin complet et magnifique, écrivait Mistral à son auteur, le grand travail que votre amitié m'a consacré! Il vous a fallu, pour mener à bien cette exégèse apologétique, un tempérament de poète et une science de romaniste très perspicace. Tout ce que je pourrais vous écrire pour vous l'exprimer ne pourrait rendre l'émotion de ma gratitude.

Mais, en dehors du plaisir que j'ai eu à me voir si bien compris et interprété, je tiens à vous dire l'admiration que m'a produite la splendide forme de votre étude sur mon œuvre. Vous êtes de ceux, et ils sont rares, qui choisissent pour sujet de leurs poèmes le bonheur de rendre justice et *guerdon*. Mais, aussitôt après, un complément bien significatif:

— Et maintenant, voulez-vous savoir ce qui a donné à ma poésie cette saveur et ce bouquet qui m'ont valu des sympathies comme la vôtre? C'est la visée que j'ai prise dès mon début et que j'ai suivie toute ma vie:

— *Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas!* (Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des mas. 2e strophe de *Mireio*.)

On a prétendu qu'il n'y avait là qu'une formule littéraire et sans conviction. C'est au contraire une de mes plus vieilles et plus durables sincérités. Je n'ai pas fait une strophe de *Mireille* ou un vers de tel autre de mes poèmes sans me dire instantanément:

— Est-ce qu'un indigène illettré pourrait comprendre cela? Ça a été le critérium de toute ma littérature. Voilà pourquoi je pourrais lire mes œuvres, quelles qu'elles soient, devant le peuple de Provence: je sais qu'il me comprendrait (à sa manière) et qu'il aurait grand plaisir à m'entendre. J'en ai fait l'expérience maintes fois.

Paris avait-il donc si bien compris et interprété Mistral que celui-ci crût devoir lui révéler le centre même de sa pensée, ou plutôt lui redire encore ce qu'il lui en avait déjà dit, ce que Paris avait d'ailleurs répété en plusieurs passages de son étude? S'il insistait ainsi jusqu'à la monotonie sur le caractère populaire de l'idiome qu'il écrivait, c'est que son ami, en en mettant surtout en valeur les aspects littéraires et voulus, montrait une incompréhension complète du rapport véritable existant entre le félibre et sa langue.

Chez Victor Hugo, remarque très justement M. Thibaudet, la langue française... appartient toute au poète; elle lui donne inépuisablement tout...

Pour Mistral, au contraire, c'est le poète qui appartient à sa langue. Or, cette langue que le dévot de la Cause appelle *la lengo*, la Langue par excellence, cette sorte d'entité supérieure, à la fois libératrice et en péril, qu'il fallait sauvegarder pour le salut de la race méridionale et à laquelle il était juste, et beau, de se sacrifier, devenait chez Gaston Paris la langue des Félibres leur création, sinon leur caprice.

Ce n'est point, d'ailleurs, qu'il méconnût ce dévouement entier à l'Idée provençale qui est la caractéristique la plus évidente de l'œuvre mistralienne, mais il continuait à y voir une faiblesse et un rapetissement regrettable de cette œuvre.

Dans les sirventès des *Iles d'or* s'épanche, écrit-il, soit avec amertume, soit avec enthousiasme, mais toujours en flots lumineux et sonores, la grande passion du poète, son amour pour la Provence et pour la Cause. Toute son œuvre est dominée par cette passion et consacrée à l'exprimer: il en résulte nécessairement une certaine monotonie et une certaine limitation. La glorification de la Provence, la revendication du rang perdu de sa langue ne peuvent toucher profondément le cœur de ceux qui ne sont pas Provençaux. Cette préoccupation constante a même parfois fait dans l'œuvre de Mistral tort à la poésie, en la condamnant à un rôle subalterne qu'elle n'accepte jamais sans dommage. Le manque de pensées générales, l'absence d'une inspiration plus largement humaine empêchera sans doute le félibre de Maillane de prendre place dans le chœur des grands poètes modernes, que mènent Dante et Goethe, et qui chantent les douleurs, les luttes, les joies et les espérances de l'humanité tout entière. En regard de leurs œuvres universelles, l'œuvre de Mistral gardera toujours un certain aspect qu'on peut appeler régional.

Mistral ne faisait aucune allusion à cette conclusion dans la lettre dont nous venons de donner les principaux passages, mais il la commentait, avec toute l'étude, dans celle qu'il écrivait le même jour à son chancelier et ami Mariéton:

— Le brave G. Paris m'a fort bien traité, en somme, étant données ses défiances contre nous, mais il est un côté de notre œuvre, de la mienne surtout, que les étrangers à la Provence ne peuvent pas comprendre: c'est la poésie propre au génie et au pays provençal, ce que les troubadours nommaient *amor*. Telle chose qui leur paraît grossière et vulgaire nous fait tressaillir, nous, comme la vue de nos collines arides, qui offusquent les *franchimands*. Enfin, ce qui nous justifera de n'avoir pas chanté les banalités générales (comme on nous le reproche), c'est d'avoir aimé et chanté des choses qui échappent aux poètes français les plus grands. *Mirèio* n'est pas une montagne, mais quoi! Victor Hugo et Leconte de Lisle ne l'ont pas dans leur horizon.

La réponse n'est pas complète et celle que ferait aujourd'hui un disciple de Mistral serait peut-être assez différente et rendrait peut-être mieux justice et au poète et au savant.

Il y a deux points de vue où se placer pour apprécier et pour aimer pleinement l'œuvre du Maillanais. L'un est le point de vue provençal. Seuls, certains peuvent s'y mettre. Il ne suffit pas d'ailleurs pour cela d'être du Midi: Mistral a souffert de l'incompréhension de trop de ses compatriotes et même de ses partisans, au sein même desquels il y eut bien des étrangers d'esprit à la Provence.

Mais il n'est point vrai non plus que la glorification de la Provence, la revendication du rang perdu de sa langue ne peuvent toucher profondément le cœur de ceux qui ne sont pas Provençaux.

Parmi les collaborateurs les plus dévoués et les plus convaincus de Mistral, l'un, Mariéton, était lyonnais, l'autre, Bonaparte-Wyse, irlandais. Celle qui se glorifia avant tout d'avoir été l'élève à laquelle le Maître a tout appris, la veuve du poète, était bourguignonne. Et nous pouvons ajouter à ces noms celui de Paul Meyer, mi-parisien, mi-strasbourgeois. Là, c'était l'instinct du dévouement qui avait agi, là encore un tempérament de Celte et de paladin, ici l'amour, et chez Meyer, l'abandon passionné de soi que le savant fait à l'objet de ses recherches, en l'espèce à l'étude des destinées de la langue provençale. Tout comme l'amour du sol natal, ces sentiments peuvent amener à cette mystique de la Provence à laquelle il faut participer pour juger l'œuvre mistralienne du point de vue provençal et d'où découle pour les initiés la connaissance d'une vérité qui n'a certes rien de régional. Mais il y a une autre manière de lire Mistral, pour tous ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas se joindre à cette sorte de culte. C'est de ne point y voir seulement la Provence, d'y laisser même de

côté tout ce qui semblera trop uniquement provençal, d'y rechercher, pour reprendre les termes de Paris, les douleurs, les luttes, les joies et les espérances de l'humanité tout entière. On les y trouvera, et, avec Lasserre, Maurras, Chamson et Thibaudet, on reconnaîtra en Mistral l'une des plus vastes pensées de la littérature contemporaine.

Gaston Paris ne pouvait guère se mettre à ce dernier point de vue. Il en était empêché par l'insistance même que le poète, alors absorbé par cet essai d'action populaire et pratique qu'était la publication de l'*Aïoli*, mettait à se présenter à lui comme l'apôtre de la Provence. Or, s'il aimait l'homme et s'il avait de l'admiration pour son œuvre littéraire, il était indifférent, on s'en douterait même sans son aveu, à la glorification de la Provence et de la langue d'oc: il n'était revenu sur aucune des réserves et des défiances de son premier article, et s'il parlait constamment dans cette nouvelle étude de l'idée et de la cause félibréennes, c'était avec des majuscules, avec des guillemets et sur un ton qui montraient chez lui, à leur égard, plus de scepticisme ou même d'ironie discrète que de sympathie. Il était condamné par là, malgré sa bonne volonté, son intelligence et sa science, à n'estimer qu'à moitié l'œuvre de Mistral. C'était un ami du dehors, tandis que Paul Meyer avait été un compagnon.

IX

Les dernières années

Entre Mistral, désormais principalement occupé de son *Museon Arlaten*, de la rédaction de ses *Mémoires* et de la composition de son dernier recueil de poésies lyriques, et ses amis Paris et Meyer, absorbés par des fonctions multiples (le premier était professeur au Collège de France et à l'Ecole des Hautes Etudes, le second directeur de l'Ecole des Chartes et professeur dans cet établissement, tous deux membres de l'Institut) les relations épistolaires s'espacent. Il faut quelque occasion pour qu'elles reprennent. C'est, par exemple, le voyage que Mistral fit jusqu'à la capitale en 1895, celui qui, sur la fin de la même année, amena Gaston Paris en Provence pour y assister à l'inauguration, à Aix, d'un monument dédié au grand érudit provençal Peiresc (il fut présent, comme président d'honneur, au consistoire félibréen réuni à cette occasion). Ce peuvent être aussi les ambitions académiques de tel ou tel ami de Mistral, que celui-ci recommande à Paris. Gaston Jourdan mériterait un prix pour son *Histoire du Félibrige*, fouillis de documents exacts qui pourra être utile aux enquêtes futures. Ludovic Lebré, que l'Académie des Inscriptions s'apprête à élire comme membre correspondant, n'est pas seulement l'auteur de *La botanique en Provence au XVI^e siècle* et l'historien de *Favorin d'Arles*. C'est l'éditeur de plusieurs œuvres d'Aubanel et son biographe.

— Enfin, je ne peux oublier, ajoute Mistral, que ce cher Ludovic Lebré fut le confident de ma jeunesse et le premier enthousiaste de *Mirèio*, avant l'impression même du poème. C'est lui qui m'engagea, moi timide comme un faon, à porter à Paris mon idylle provençale et qui m'y accompagna en 1859.

Gaston Paris continue à envoyer ses publications à Mistral, qui, pour chacune d'elles, a une page ou une expression imagée.

Il lui écrit ainsi, le 22 décembre 1898: J'ai lu avec délectation ce gentil *Huon de Bordeaux* que je ne connaissais que de nom, que la génération actuelle ignorait et que vous lui révélez en un renouveau de style si clair et si fidèle. Votre œuvre est presque une création, et c'est peut-être mieux: c'est une récréation pour notre pauvre vieille France, fatiguée de littérature obscène ou quintessenciée. Ces aventures merveilleuses sont pour le cœur et pour l'esprit un bain de fraîcheur, de robustesse et d'idéal, d'où l'on sort tout *galoi* (jovial, de bonne humeur), comme on dit en Provence, ce que je traduirais volontiers par tout gaulois.

Et encore, le 11 juin 1900:

— Tous mes compliments pour le volume neuf (*Poèmes et légendes du moyen âge*). Il n'y a tel que vous pour trouer de clairières la forêt des légendes et vieilles poésies de France. Avec vous, on s'y promène comme en un jardin d'Armide.

Mistral, lui, n'avait pas alors de livre à adresser à son ami, mais il l'invitait à aller voir le *Museon Arlaten* auquel il travaillait, ainsi qu'à un poème, poème qui a grand succès parmi le brave populaire. Cette comparaison, plusieurs fois répétée dans ses lettres, est fort significative du caractère érudit qu'eurent toutes les grandes œuvres mistraliennes, au moins dans, leur conception et leur documentation.

Vers le même moment, les professeurs de langues romanes des Facultés allemandes proposaient Mistral pour le prix Nobel de littérature. Et le poète d'écrire à Gaston Paris une curieuse lettre, datée du 19 janvier 1901.

Je ne sais pas en quoi consiste ce grand prix Nobel pour lequel je suis proposé par les provençalistes d'Allemagne, chose que j'ignorais aussi. Ces têtes d'outre-Rhin sont d'une persistance et persévérence extraordinaires, lorsqu'elles ont encaissé une idée. Vous savez en effet que Koschwitz vient de publier une édition de *Mirèio* sans traduction à l'usage des étudiants universitaires, édition qui doit se vendre, puisque le libraire m'a payé les droits d'auteur. Mais j'ai eu de plus la chance de trouver un traducteur enthousiaste, M. Auguste Bertuch, de Francfort, qui va de ville en ville, donnant des conférences sur le félibre de Maillane et ses poèmes. Le 6 février, par exemple, une sorte de fête littéraire sera donnée en mon honneur à Zurich et à l'instigation de mon infatigable rhapsode. Les Provençaux ont conquis trois fois l'Angleterre, la première, dit-on, à l'époque ligure, la seconde avec Agricola, fils de Fréjus, et la troisième avec le bâtard Guillaume, engendré de Normandie par l'Arlésienne Arlette, que les pirates normands avaient dû nous enlever! Quoi d'étonnant que la Provence conquière à son tour l'Allemagne par ces moyens subreptices que seuls connaissent les poètes.

Mistral aurait pu ajouter que la Faculté de Halle l'avait fait, en 1889, docteur en philosophie et maître ès arts honoris causa, propter eximiam linguæ Provincialis scientiam. Et les romanistes allemands s'apprêtaient à lui envoyer, au nombre de vingt-six, une adresse en provençal pour ses noces d'argent qui tombaient le 27 septembre de cette année.

— Mais s'il faut, continuait-il, un ouvrage neuf pour être dans les termes de la fondation Nobel, me voilà pris sans vert, car, depuis le *Poème du Rhône*, je ne me suis occupé que du *Museon Arlaten*, une œuvre, je vous assure, qui vaut bien un livre quelconque, si j'en juge par le plaisir que j'ai eu à le rythmer et par la faveur croissante qu'elle obtient dans le peuple et aussi les gens du monde. Vous serez peut-être de mon avis quand vous visiterez cet abrégé de la Provence et les six salles qu'il occupe... Les 10.000 francs accordés, grâce à vous, au *Tresor d'ou Felibrige* y ont passé, sans parler du reste, mais je rends grâce à Dieu et à l'Institut qui m'ont permis cette largesse et donné cette joie. Vous voyez comme je m'emballe, rien qu'en vous en parlant.

La moitié du prix Nobel de littérature pour l'année 1904 fut en effet accordé à Mistral en considération de sa poésie si originale, si géniale et si artistique, qui reflète avec tant de fidélité la nature et la vie populaire de son pays, ainsi qu'en raison de ses travaux importants dans le domaine de la philologie provençale. C'était donc un dernier bienfait de la linguistique au poète qui l'avait bien servie. Et, comme le prix de l'Académie des Inscriptions, celui de l'Académie suédoise fut consacré au Museon, qu'il permit d'installer dans le magnifique hôtel de Laval.

Gaston Paris mourut le 5 mars 1903. Paul Meyer lui survécut pendant quatorze ans; on devrait presque dire se survécut, car son amitié profonde et étroite pour Paris, brisée, en fit, comme il disait, un livre dépareillé, et, bientôt, une cruelle maladie transforma en un héroïsme de tous les instants l'accomplissement fidèle de ses devoirs de directeur et de professeur.

Il aimait, nous l'avons dit, citer à ses élèves l'autorité de son ami Mistral. Il allait le voir chaque fois qu'il se rendait dans le Midi et le parapluie noir dont il s'abritait contre un soleil trop ardent a bien failli devenir légendaire à Maillane.

C'était Mistral qui, chaque année, lui faisait renouveler sa provision d'huile par l'excellent poète populaire Charloun Rieu. (Ce dernier retarda un jour sa livraison comme je dois aller faire une soirée de chant pour la catastrophe de Rognonas, et il ajoutait: — Je ne suis pas un négociant d'huile, mais je tâcherai de vous être agréable).

Les dernières lettres que Mistral adressa à Paul Meyer reflètent cette amitié de près d'un demi-siècle.

S'il vous en souvient, lui écrivait-il le 2 octobre 1905, on entrait autrefois dans mon village par une ancienne porte, démolie l'an passé pour élargir l'entrée de Maillane. Or je me suis mis en tête de relever (à mes frais) cette porte, mais dans des conditions monumentales. L'autorisation est arrivée et quand vous reviendrez me voir, vous passerez (l'an prochain, si vous voulez) sous un arc triomphal. Il y aura, ça coule de source, quelques inscriptions sur le monument. Je voudrais, par exemple, y graver la devise des anciens seigneurs de Maillane, les Porcelets. Mariéton, dans sa *Terre Provençale*, la donne comme ceci: *Genus deorum, deinde gens Porcella Maillana*. Je ne crois pas que cette version soit exacte, et je soupçonne là-dessous quelque vers léonin mieux frappé. Vous me rendriez bien service si vous pouviez m'éclairer là-dessus ou m'indiquer quelque spécialiste qui pût me donner la formule authentique. Et pardon du dérangement, qui me donne pourtant l'occasion de vous serrer la main bien affectionnément.

M. Thibaudet a raconté comment de petites rivalités de village empêchèrent le poète de doter Maillane de ce monument.

De grandes fêtes, et notamment l'inauguration à Arles de la statue de Mistral (depuis enlevée de son socle pour fournir du bronze aux Allemands, et brisée), célébrèrent, on le sait, en mai 1909, le cinquantenaire de *Mireille*. Le comité de patronage était composé dans une très forte proportion de romanistes, et des plus illustres. L'Italie y était représentée par De Lellis, Novati et Crescini; l'Autriche par Cornu; la Suède par Wahlund; la Hollande par Salverda de Grave; le Portugal par Leite de Vasconcellos; le Luxembourg par Welter; l'Allemagne par Appel, Foerster, Morf, Stengel, Suchier, Tobler et Volmöller; la France par Paul Meyer, Antoine Thomas et un professeur de la Faculté d'Aix, majoral du Félibrige, Léopold Constans. Et Meyer fit le voyage d'Arles pour assister à la glorification de son ami.

Revenu à Paris, il envoyait à Mistral son dernier ouvrage et s'inquiétait auprès de lui des conséquences que pouvait avoir la querelle dont venait d'être marquée la dernière réunion félibréenne de la Saint Estelle, à Saint-Gilles. (Il y avait participé, nous dit M. Jules Véran, et avait profité de ce qu'on donnait, le même jour, une course de taureaux, pour assister une fois encore, et de fort près, paraît-il, à un spectacle qu'il aimait beaucoup). Mistral lui répondit, le 19 juin 1909: J'ai reçu et je parcourrai à loisir vos *Documents linguistiques du Midi de la France*, formidable travail que seul vous pouviez entamer avec la science nécessaire. Je déposerai le volume, après lecture, dans la bibliothèque du *Museon Arlaten* (où s'en iront tous mes livres relatifs à la Provence et à sa langue). Quant aux déplorables incidents de la réunion de Saint-Gilles, je compte sur le temps et la prudence pour en adoucir les suites... et pour empêcher la démission du *capoulié* avant l'heure statutaire.

Cette dernière lettre au cher ami de la première heure montrait donc Paul Meyer attaché, comme cinquante ans auparavant, et au passé de la langue provençale et à l'avenir du mouvement qui se proposait de lui rendre son ancienne gloire.

* * *

Mistral mourut le 25 mars 1914. Les élèves provençaux de Paul Meyer eurent le réconfort de trouver leur vieux professeur plein de sympathie et de compréhension pour leur profonde tristesse. Dans la *Romania*, son continuateur, M. Mario Roques, marqua d'un trait sobre mais plein ce que la science devait au poète disparu. Quelque critique qu'on ait pu lui adresser comme à toute œuvre lexicographique, le *Trésor*, tout à la fois pieux monument élevé à la patrie provençale et magnifique

projet d'une renaissance de la langue du Midi de la France, est devenu, par sa richesse et son étendue, un instrument indispensable des progrès de la linguistique gallo-romane.

Paul Meyer s'éteignit lui-même le 8 septembre 1917. Nul jugement n'illustre mieux son œuvre que ces mots, déjà cités, que Mistral lui écrivait en 1875: vous êtes le grand-maître incontesté et incontestable de la philologie et de la science provençales. Et puisque le Félibrige n'a pas été emporté par les dernières vagues du XIXème siècle, il a le devoir d'élever à Meyer un monument sur le château de Beaucaire.

Réalisons le vœu du poète, ne fût-ce que sous la forme d'une plaque commémorative. En même temps que la Provence rendra ainsi au grand romaniste (après l'Institut, le Collège de France et l'Ecole des Chartes) l'hommage mérité, elle mettra en lumière, et dans le souvenir d'une amitié féconde, la science de Mistral.

© CIEL d'Oc – Nouvembre 2015